

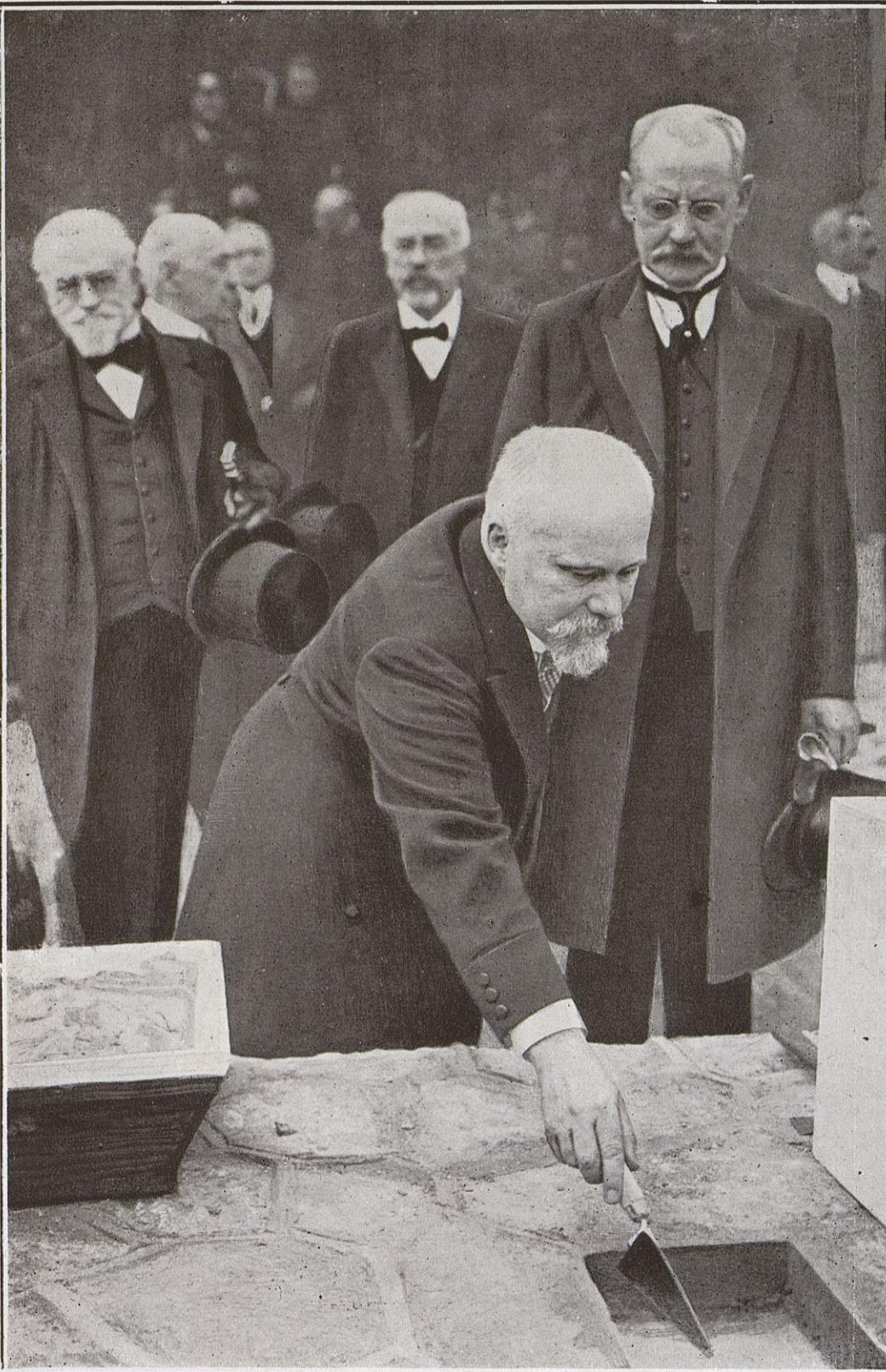
6^e Année.—N° 256

Le N° 40 centimes



13 Septembre 1919

LE PAYS DE FRANCE



UN MONUMENT SUR LA POINTE DE GRAVE
perpétuera le souvenir de l'intervention américaine.
M. Poincaré en a posé, le 6 septembre, la première pierre, sur
la plage où, en 1777, La Fayette s'embarqua pour aller
aider l'Amérique à conquérir sa liberté.

Abonnements : France, 20 fr.; Étranger, 30 fr.

Édité par **Le Matin**, 6, Bd Poissonnière, Paris. O.A.

Fop54

AU FORT 9

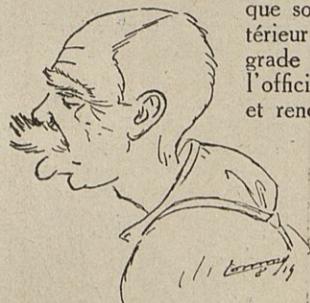
RÉCITS DE CAPTIVITÉ PAR GABRIEL MARUL

CHAPITRE V GRAVES INCIDENTS AU CAMP (Suite)

Le Boche avait cédé une fois de plus ; nos drapeaux, au fort 9, avaient enfin conquis droit de cité.

La question du salut fut réglée d'une façon amusante en faveur des prisonniers.

D'après les ordres, le salut était dû aux officiers allemands remplissant une fonction dans un camp par tous les prisonniers du camp, quel que soit leur grade ; à l'extérieur, il était échangé à grade égal ou donné par l'officier de grade inférieur et rendu par l'autre.



DESSAUX
sportif jusque dans ses évasions.

rendu odieux par ses procédés brutaux et méchants, ils refusèrent net de lui rendre une marque quelconque de respect, puisqu'ils ne le respectaient pas.

Petit à petit, et tout naturellement, la mesure fut étendue à tous les officiers allemands ; bien-tôt la chose fut connue de toute la garnison d'Ingolstadt : les prisonniers du fort 9 ne saluaient personne.

Un jour, le lieutenant du Saillant, sous bonne escorte, avait été, en compagnie d'un camarade, conduit chez le dentiste où il voulait se faire soigner. Pendant le trajet, en pleine ville, un major allemand les rencontra. Les nôtres passaient tranquillement, comme s'ils ne le voyaient pas, mais le Boche bondit...

— Vous ne m'avez pas salué ?... gronda-t-il.

— Non, fit simplement du Saillant.

— Saluez-moi...

— Non...

Furieux, l'autre hurla, tempêta ; du Saillant se contenta de sourire d'une façon narquoise en haussant les épaules. A la fin, exaspéré, ne se possédant plus, le major menaça :

— Je vais me plaindre à la kommandantur ; vous me le paierez... A quel fort appartenez-vous ?...

— Je suis du fort 9, répondit du Saillant.

Instantanément, le Boche se calma :

— Alors, conclut-il, cela ne m'étonne pas. Et il s'éloigna ; l'incident n'eut pas de suite.

Le général Peter, commandant le camp de prisonniers d'Ingolstadt, se trouvait un jour au fort 9 ; un prisonnier, un officier russe, le regardait, les mains dans les poches, la cigarette aux lèvres.

— Vous ne me saluez pas ?... interrogea le général.

— Non.

— Je suis général allemand, cependant, fit Peter en se rengeant.

Le Russe ne se démonta pas.

— Général allemand, oui, riposta-t-il, mais vous n'êtes pas beau ; le dernier des poilus est mieux que vous...

— Je crois que vous voulez vous payer ma tête ? reprit le général.

— C'est combien de marks ?... demanda notre camarade.

Et Peter, battu, n'insista pas. L'officier russe eut huit jours d'arrêt, mais dès lors les priviléges du fort 9 ne furent plus contestés.

Voir les nos 251, 252, 253, 254 et 255 du *Pays de France*.

Si les Boches étaient d'une avarice sordide lorsqu'ils devaient distribuer du charbon aux prisonniers, ils n'étaient pas plus généreux quand il leur fallait donner du pétrole pour l'éclairage des casemates. Ils le mesuraient avec une parcimonie farouche, de sorte qu'en hiver, presque dès la nuit venue, chacun devait aller se mettre au lit.

Pour remédier à cet état de choses, les prisonniers se firent alors envoyer des bougies de France, ce qui leur permit d'affirmer leur droit d'avoir de la lumière pendant toute la nuit, et ils obtinrent gain de cause.

Il y eut bien quelques difficultés : des sentinelles menaçaient de tirer ; on se moqua d'elles. Les sentinelles se plaignirent de ne pouvoir faire observer leurs consignes, mais leurs chefs ne les soutinrent pas, et tout rentra dans l'ordre : les prisonniers, cette fois encore, avaient vaincu.

C'est à cette époque que, pour s'amuser, les Russes mirent le feu aux magasins du fort. Les paillasses flambèrent admirablement ; ce fut une splendide illumination. La fumée s'élevait haut, faisant croire à un immense incendie. Les Boches étaient véritablement affolés. Bientôt, de tous les villages environnans, accoururent les pompiers ; ils ne furent d'ailleurs pas inutiles.

Bref, comme les prisonniers se moquaient des punitions et du conseil de guerre, l'autorité militaire allemande changea complètement de tactique. Feignant de considérer les officiers internés au fort 9 comme des énergumènes, des détraqués, des malheureux à peu près irresponsables de leurs actes, elle mit à la tête du fort un autre chef, le capitaine Bechert, en lui recommandant d'user de tout autres procédés que ses prédécesseurs : désormais, aux façons brutales, allait succéder une fausse douceur.

Dans l'enceinte du fort on tolérait aux prisonniers toutes leurs fantaisies de malades ; mais, en revanche, le service de surveillance devait être renforcé, de telle sorte que nul ne puisse s'évader.

C'est alors que l'on installa dans le fossé même, sauf à l'endroit où ce fossé avait une très grande largeur, un réseau de fil de fer, avec tout un système de sonnettes carillonnant au moindre contact. La compagnie de garde comprit plus de deux cents hommes, auxquels il faut ajouter encore les artilleurs d'une batterie contre avions installée à proximité ; et cependant, malgré toutes les défenses, malgré l'attention qu'apportaient les géolières, sans cesse aux aguets, à déjouer toute tentative, jamais les évasions ne furent aussi nombreuses que pendant cette période qui fut vraiment la plus belle du fort 9.

CHAPITRE VI

CHANGEMENT DE COMMANDANT

Bechert était-il un brave homme, — l'exception confirme la règle, — ou n'était-il qu'un finaud qui cachait son jeu et qui, dans le fond, ne valait pas mieux que les autres Boches ? Les avis à ce sujet sont partagés ; j'admettrais cependant plus volontiers la première hypothèse, car jamais, à ma connaissance du moins, cet artilleur bavarois n'a fait de mal sciemment à l'un des prisonniers du fort 9.

Il passait, la main à la visière de sa casquette, obligeant par conséquent les prisonniers à répondre à son salut ; et sa bonne face rubiconde était en permanence illuminée par un large sourire. Ses petits yeux brillaient, un peu larmoyants ; et ses pas, il faut bien l'avouer, n'étaient pas toujours très assurés, malgré les efforts qu'il faisait pour n'en rien laisser paraître, car il buvait sec, le père Bechert !... Jamais aucun

des prisonniers ne l'a vu de sang-froid ; dès le matin il était ivre, mais son ivresse, loin d'être méchante, était douce au contraire, et joyeuse ; et plus il avait ingurgité de rhum fantaisie ou de cognac-ersatz, plus il était disposé à accorder aux prisonniers tout ce qu'ils pouvaient lui demander.

Ceux qui l'ont vu lors du départ d'une cinquantaine d'officiers prisonniers pour Ludwigshafen s'en souviendront toujours. Comme les avions français venaient fréquemment lancer leurs bombes sur les établissements militaires et sur les fabriques de la ville, les Allemands avaient décidé d'y établir un camp de prisonniers, espérant par là restreindre, sinon supprimer, les incursions des nôtres.

Nombre d'officiers du fort 9 avaient donc été désignés et quittaient le fort accompagnés jusqu'à la grille du fossé par leurs camarades restants.

Le capitaine Bechert était présent, en grande tenue de feldgrau. Pour vaincre le froid perçant et la bise glaciale, il avait absorbé plus de petits verres encore qu'à l'ordinaire ; il gesticulait, pérorait d'une voix pâteuse, et titubait, le malheureux, tandis que son casque oscillait sur son crâne.

Lorsque la colonne s'ébranla, franchissant la porte du fort, tous alors, ceux qui s'éloignaient comme ceux qui restaient, s'adressèrent un dernier adieu, et crièrent à pleine gorge : « Au revoir !... Au revoir !... On les aura !... »

Et Bechert, joyeusement et faisant de grands mouvements de bras, criait comme les autres, aussi fort que les autres. « Au revoir !... Au revoir !... On les aura !... »

Il s'intéressait beaucoup aux incidents qui marquaient parfois les évasions, même lorsque ces incidents tournaient à la confusion de ses compatriotes ; et Dieu sait si les voyages d'un évadé à travers l'Allemagne, surtout en chemin de fer, pouvaient présenter d'imprévu et faire naître de situations drôlatiques.

Un prisonnier du fort 9, de Robien, je crois, se trouvait un jour dans le train, près de Lindau, sur les bords du lac de Constance. Il cherchait à gagner la frontière suisse et portait un costume qui, paraît-il, ressemblait vaguement à celui d'un curé de campagne.

A côté de Robien, dans le même compartiment, étaient deux braves paysannes que la tenue de notre camarade abusa et, après avoir marqué quelque hésitation, l'une des femmes finit par s'adresser à lui :

— Monsieur le curé, dit-elle, mon fils est actuellement au front, c'est-à-dire au danger, et je vous serais bien reconnaissante pour lui si vous consentiez à nous donner votre bénédiction.

Il n'était guère possible à Robien de refuser son attitude fut paru suspecte et fut fait naître des soupçons. Il lui fallait donc s'exécuter. Il fit appel à sa mémoire, retrouva quelques bribes de latin jadis apprises au lycée : et, tandis que les deux paysannes, recueillies, baisaient le front et se signaient, gravement il les bénit.

Mais quelques instants plus tard la scène changea. Dans le train se trouvait un policier qui passait de wagon en wagon afin de s'assurer que les voyageurs possédaient des papiers d'identité et des permis de circulation. En interrogant de Robien, le policier s'aperçut sans peine qu'il se trouvait en présence d'un évadé, et il l'arrêta. Les deux paysannes en étaient absolument scandalisées.

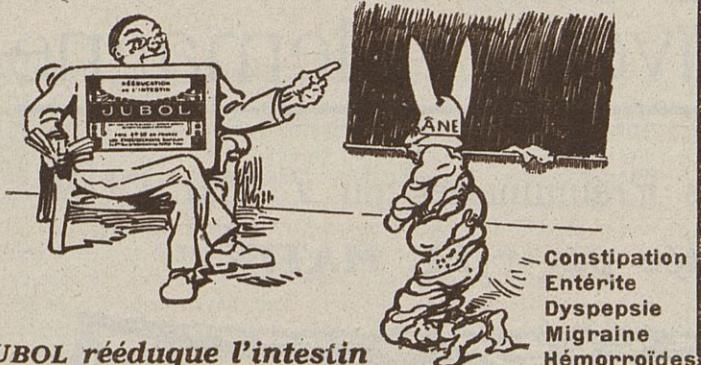
(A suivre.)



BECHERT, LE DOUX POIVROT.

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin



L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer d'un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui lisent ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades. »

Dr PAUL SUARD,
Ancien professeur aux Ecoles de Médecine navale. Ancien médecin des Hôpitaux.

« En fin de compte, le produit désigné sous le nom de Jubol constitue un ensemble fort bien combiné d'agents actifs dans la thérapeutique intestinale. Avec lui, on lutte efficacement contre la constipation chronique, on rééduque l'intestin, on améliore la digestion et, de plus, on prévient le développement de l'entérocolite. Voilà, certes, un beau bilan et de quoi fixer l'attention des médecins et des malades sur un médicament qui, depuis plusieurs années déjà, a fourni les preuves d'une réelle efficacité. »

Dr JEAN SALOMON,
de la Faculté de Médecine de Paris.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco, 5 fr. 80 ; les quatre, franco, 22 francs

JUBOLITOIRES

Traitemenit curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE

« On ne doit pas conserver d'hémorroïdes, car elles peuvent saigner, s'infecter et dégénérer en cancer du rectum. »

Dr G. ROUVILLAIN.
Ancien professeur de l'Ecole de Médecine d'Amiens.

Etablissements Chatelain,
2, rue de Valenciennes,
Paris, et toutes pharmacies.
La boîte, franco, 6 fr. 60 ;
les 4 boîtes, franco, 22 fr.



Suppositoires
antihémorragiques,
décongestionnantes
et calmantes,
complétant l'action
du Jubol.

Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitoires.

FANDORINE

Spécifique des
Maladies de la femme

Arrête
les hémorragies.

Supprime
les vapeurs.

Guérît les fibromes
non chirurgicaux.

Toute femme doit
faire chaque mois une
cure de FANDORINE.



Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).

80 % des femmes
ne sont pas satisfaites
de leur santé.

A partir de 40 ans,
la femme s'engraisse
par suite d'insuffisance
glandulaire.

Seule l'opothérapie
(Fandorine) peut la
guérir et lui conserver
une taille normale.

Globéol

réalise la transfusion sanguine

Un homme globéolisé
en vaut deux



Abrège les convalescences.
Augmente la force de vivre.
Permet la résistance aux maladies.
Guérit l'anémie, la faiblesse,
l'épuisement, le surmenage.

L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis affirmer que le Globéol abrège notablement la convalescence, et cela s'explique aisément. Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'il représente le spécifique par excellence de toute maladie de langueur. C'est un tonique de premier ordre qui, contrairement aux excitants habituels, manifeste une action réellement utile et persistante. Il abrège la convalescence et augmente, pour ainsi dire, la force de vivre, dont tout le secret réside, nous l'avons vu, dans le soutien des conditions essentielles de résistance. »

« C'est pourquoi nous prescrivons les cures de Globéol à la plupart de nos malades, cette médication ne rencontrant aucune contre-indication et permettant une lutte efficace contre la déchéance hémato-génique. »

Dr ETIENNE CRUCEAU,
Ancien interne à Paris.

« Loin d'abattre la pression, il faut au contraire soutenir le cœur surmené de l'artéio-scléreux par le Globéol qui lui transfusera un sang pur, un sang jeune, un sang en pleine activité. C'est la seule façon de parer à l'asystolie fatale qui suit l'hypersystolie, comme toute phase de suractivité est suivie d'une période de dépression. »

Professeur FAIVRE,
Professeur de clinique interne à l'Université de Poitiers.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le demi-flacon, fr. 4. Le flacon, fr. 7 fr. 20. Les trois flacons, fr. 20 fr.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Le PAGÉOL mitraille les gonocoques,
hôtes indésirables des voies urinaires.

Guérit vite et
radicalement.

Supprime
les douleurs
de la miction.

Évite toute
complication.

Etabl. Chatelain, 2, rue de Valenciennes,
Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, fr. 6 fr. 60 ; gr. boîte, fr. 11 fr.

GYRALDOSE

pour les soins

intimes de la femme

L'antiseptique que
toute femme doit
avoir sur sa table
de toilette.

Exigez la nouvelle
forme en comprimés,
très rationnelle et très
pratique.



Excellent produit
non toxique, décongestionnant, antieu-corrélique, résolutif et
cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Laboratoires de
l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La boîte, fr. 5 fr. 30 ; les 4, fr. 20 fr. La gr. boîte, fr. 7 fr. 20 ; les 3, franco, 20 francs.

Prix : 0 fr. 60

Vient de paraître :

Carte de la Nouvelle Allemagne

Franco contre demande accompagnée de
0 fr. 75 en timbres-poste



EN VENTE :

Dans le Hall : 6, boulevard Poissonnière, Paris

et sur demande

chez tous les dépositaires du
MATIN et du
PAYS DE FRANCE
en France et à l'Etranger.

Prix : 0 fr. 60

D'après les Préliminaires du 7 Mai 1919
Éditée par "LE MATIN"



Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du MATIN et du PAYS DE FRANCE, a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50 × 65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

Pour toutes les familles françaises

Pour tous les touristes des champs de bataille

PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 fr.

Le *Précis de la Grande Guerre*, que le Commandant BOUVIER DE LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du *Pays de France*, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le *Précis de la Grande Guerre* a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

EN VENTE SUR DEMANDE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU "PAYS DE FRANCE"

Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste à la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, boulevard Poissonnière, Paris.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 30 Août au 6 Septembre



LE traité de paix, comme on le sait, ne porte pas atteinte — et c'est un des reproches les plus graves qu'on lui fait — à l'unité nationale de l'Allemagne : empire elle était, empire elle reste ; mais, privée de territoires importants, elle perd une notable partie des populations qui vivaient naguère sous la domination impériale. Afin de compenser cette diminution de souveraineté, la « république d'empire » cherche à englober dans sa sphère d'influence les individus de race allemande fixés en Autriche et qui seraient peu à peu amenés à s'annexer d'eux-mêmes à la nouvelle Allemagne ; la « patrie allemande » recouvrerait ainsi ce que le traité lui enlève en puissance et en étendue. Cette conception, il faut bien le dire, a de nombreux partisans en Autriche. Elle s'affirme explicitement dans l'article 61 de la Constitution que vient de se donner la république d'empire ; en voici les termes :

« L'Autriche allemande obtiendra, après son rattachement au Reich allemand, le droit de prendre part au Conseil du Reich, avec le nombre de voix correspondant à sa population. Jusque-là, les représentants de l'Autriche allemande ont voix consultative. »

Cet article 61 est contraire, dans ses termes comme dans son esprit, au traité de paix par lequel l'Allemagne s'est engagée à respecter l'indépendance de l'Autriche, que celle-ci ne peut aliéner que d'accord avec le Conseil de la Société des Nations.

Il est également en opposition avec l'article 80 du traité de paix avec l'Allemagne, lequel est ainsi conçu :

« L'Allemagne reconnaît et respectera strictement l'indépendance de l'Autriche dans les frontières fixées par le présent traité, comme inaliénable, si ce n'est du consentement de la Société des Nations. »

Et dans le texte définitif des conditions remises le 3 septembre au délégué de l'Autriche, une disposition spéciale tendant au même but a été intercalée :

« ART. 88. — L'indépendance de l'Autriche est inaliénable, si ce n'est du consentement de la Société des Nations. En conséquence, l'Autriche s'engage à s'abstenir, sauf le consentement dudit Conseil, de tout acte de nature à compromettre son indépendance, directement ou indirectement, et par quelque voie que ce soit, notamment et jusqu'à son admission comme membre de la Société des Nations, par voie de participation aux affaires d'une autre puissance. »

Les alliés ne pouvaient laisser l'Allemagne agir comme elle le projette à l'égard de l'Autriche : le Conseil suprême a décidé de la mettre en demeure de faire disparaître de sa Constitution l'article incriminé. La sommation a été remise le 3 à son délégué M. von Lersner : son gouvernement a un délai de 15 jours pour opérer la modification de la Constitution ; dès le 4 il répondait que la Constitution ne peut être revisée que par la Chambre, et qu'il faut le temps de la convoquer ; que d'ailleurs il y avait interprétation erronée de ses intentions, puisque l'article 178 de la même Constitution spécifie que cet acte ne porte aucune atteinte au traité de Versailles.

De fâcheux incidents se sont produits en Syrie. Il y a en Angleterre un parti hostile à la reconnaissance ouverte de nos droits sur ce pays, et il y a en Syrie trop de gens qui s'inspirent de la manière de voir de ce parti.

Les droits de la France sur la Syrie n'ont jamais fait l'objet de la moindre contestation : ils ont commencé à s'établir en l'an 800 et n'ont jamais cessé de se consolider au cours des siècles. La population éclairée, la seule dont les vœux comptent dans un pays tel que celui-ci, a toujours regardé la France comme sa patrie intellectuelle et morale : tous les gens capables de raisonner y parlent français, et même les plus obtus savent que le peuple de Syrie est redéuable à notre pays de soins et de bienfaits de toute sorte. Beyrouth, la ville la plus avancée du Levant, est un foyer de culture française dont la chaleur bienfaisante rayonne dans tout l'Orient.

C'est pourtant dans cette région que se poursuit une agitation sournoise contre l'ambition légitime que nourrit la France de se voir chargée de présider aux destinées de populations qui sont les premières à réclamer notre tutelle. Un noble protégé français, l'émir Saïd, fils de feu Abd-el-Kader, qui après avoir combattu avec honneur notre nation était devenu pour elle un ami sincère, a été arrêté à l'instigation de résidents britanniques, sous le prétexte bizarre qu'il faisait campagne en faveur des prétentions de la France sur la Syrie.

Notre gouvernement a protesté contre l'arrestation audacieuse de ce personnage : en Angleterre, on désavoue officieusement le geste de quelque fonctionnaire ou officier maladroit ; mais la véritable intention qui fit commettre cette gaffe ne se révélant pas, le champ reste libre aux conjectures. C'est ainsi que l'on en était venu à soupçonner quelques agents britanniques d'avoir voulu fomenter des incidents dont leur pays serait seul à bénéficier. Personne n'ignore plus que le gouvernement britannique a espéré que la France laisserait se constituer en Asie un empire nominalement arabe, en fait anglo-arabe, dont le roi du Hedjaz, protégé britannique, serait le chef. L'émir Feysal réclamait presque, pour son père, la suzeraineté de la Syrie et de la Palestine. Nos hommes d'Etat, avec une ignorance évidente des choses des pays en cause, avaient laissé naître ces espérances et peut-être les encourageaient : le prince arabe les avait conquises. Mais en Syrie on n'est pas aussi romantique qu'à la Conférence : on est blasé sur le pittoresque oriental. On ne veut pas d'une suzeraineté arabe. Les chefs indépendants de l'Arabie, eux-mêmes, entendent ne

traiter avec le roi de la Mecque que de pair à compagnon ; et ils le lui prouvent depuis quelque temps en battant ses troupes chaque fois qu'elles essaient de pénétrer sur leur territoire. Ce que veulent les Syriens, c'est leur indépendance et, s'ils doivent être placés sous un protectorat, ils réclament celui de la France. La population de la Palestine forme des vœux analogues et réclame son rattachement à la Syrie.

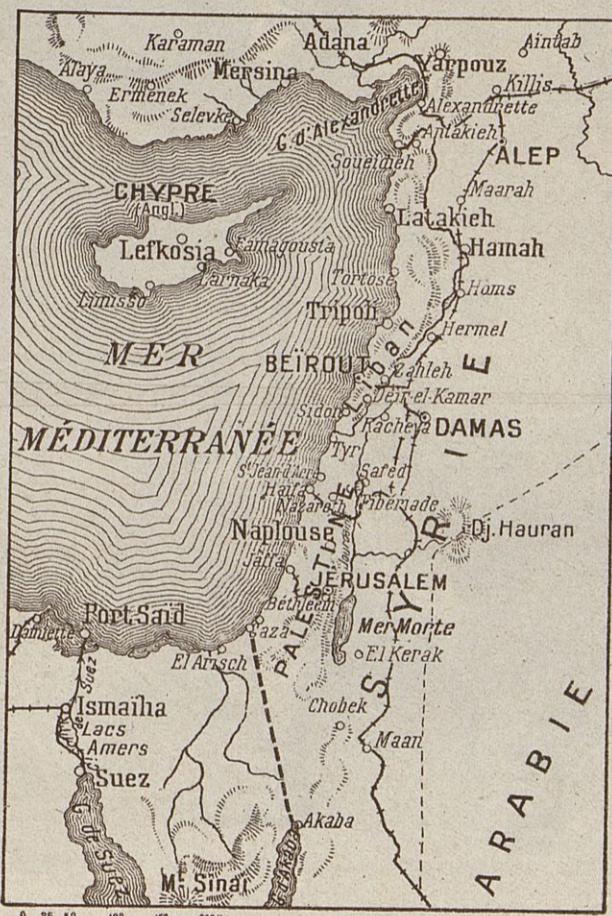
En Syrie, les intrigues dont l'arrestation de l'émir Saïd est une conséquence ne rallient que les gens sans attaches réelles dans le pays, dont ils ne sont pas les habitants les plus recommandables. Si les enquêteurs envoyés là-bas par la Conférence ne l'ont pas constaté, c'est que, volontairement ou non, ils ont mal conduit leur enquête. Quoi qu'il en soit, l'incident que nous avons rapporté, et ceux qui ont agité tout récemment la zone de Smyrne, montrent que le sort de ces régions doit être réglé au plus vite, et réglé selon le vœu librement exprimé de leurs habitants. De nouvelles équipes, tout en ne changeant rien au fond des choses, ne pourraient avoir que le plus mauvais effet sur les rapports entre la France et l'Angleterre.

La Chambre des députés n'avait pas achevé, le 6 septembre, la discussion du traité de paix avec l'Allemagne, auquel elle n'a pas ménagé les critiques. Le discours le plus remarquable que l'on ait entendu à cette occasion est celui de M. Louis Barthou. M. Barthou, qui a été rapporteur général de la commission chargée d'examiner cet acte à fond, en connaît mieux que personne les défauts. Malgré les réserves que ceux-ci lui commandent, il conclut néan-

moins à la ratification. D'une manière générale, les critiques parlementaires portent sur l'insuffisance des compensations promises à la France, surtout si on les compare à celles obtenues par d'autres belligérants, et sur l'insécurité dans laquelle le traité laisse notre pays malgré la convention qui nous ménage en cas de besoin l'aide de l'Angleterre et de l'Amérique, convention dont le jeu serait peut-être difficile au moment opportun. Au cours de cette discussion personne n'a constaté que ce qui manque dans le traité c'est une clause obligeant l'Allemagne à modifier radicalement les directives de son enseignement public, en raison de ce que la nation des surhommes sera un danger pour les autres peuples tant que les cerveaux seront façonnés dans le même moule qu'autrefois. Se mettre en garde contre les effets de la kultur est sage : mais supprimer la kultur eût été encore plus opérant.

La ville de Kiew a été reprise aux bolchevistes. On a annoncé que ce fait d'armes avait été accompli par les troupes du général Denikine ; mais celles de l'hetman Petliura y ont coopéré dans une large mesure. Quoi qu'il en soit, cet événement est gros de conséquences pour la Russie. En même temps que la nouvelle de la chute de Kiew, on apprenait que sur presque tout le front qu'il occupe l'amiral Koltchak avait pris, et poussait vigoureusement l'offensive. Le gouvernement des soviets se sent de plus en plus menacé : nous avons dit récemment qu'il avait envoyé une délégation à Kichinev pour entamer des pourparlers de paix avec la Roumanie. Il a fait une démarche analogue auprès du gouvernement estonien, mais il ne paraît pas que celle-ci ait été favorablement accueillie.

On trouvera plus loin des photographies de quelques fêtes sportives de cette semaine, entre autres de celles organisées par le *Petit Provençal* en souvenir du champion Bouin.



SYRIE ET PALESTINE, ZONE D'INFLUENCE FRANÇAISE.

MODE ET SANTÉ FÉMININES

LES femmes ne se sont jamais habillées pour se vêtir. Mais c'est surtout aux époques guerrières — un moraliste en donnerait peut-être la raison — qu'elles ont montré que le mot s'habiller n'avait pour elles rien à voir avec la nécessité de se couvrir.

Sous le Directoire et l'Empire, on se déshabille à l'antique. Les merveilleuses vêtements de tuniques très échancrees, de péplums et de voiles transparents mettent leur coquetterie à montrer leur poitrine et la forme sculpturale de leurs pieds chaussés de cothurnes. Les Terpsichores des jardins d'été, serrées dans une culotte de soie rose d'une applique rigoureuse, sous une chemise de linon clair, donnent à voir « leurs jambes embrassées par des cercles diamantés ».

Le diamant seul doit parer
Des attraits que blesse la laine.

L'empois est mis à l'index, on n'aime plus que la mousseline, le linon et leurs indiscrètes obéissances. C'est l'heure, disent les Goncourt, où un journaliste peut résumer ainsi la garde robe féminine : « Il faut à une Parisienne trois cent soixante-cinq coiffeurs, autant de paires de souliers, six cents robes et douze chemises. »

Or, après les berthas et les gothas, après les angoisses de la guerre, nous voici revenus aux prétendues modes antiques ; nous n'en sommes pas encore à celle des sans-chemises. En attendant que quelque émule de M^e Hamelin se promène aux Champs-Elysées dans un fourreau de gaze, nos élégantes raccourcissent leurs jupes, montrent plus que leurs mollets et se dépouillent jusqu'à la ceinture. Cette mode n'est nullement particulière à la France ; en Italie comme en Angleterre, les femmes ne le cèdent en rien, sur ce point, à leurs sœurs alliées. Le décolleté est fort bien porté partout : un décolleté de grande envergure, grâce auquel, entre deux danses, au Bois, les médecins pourront ausculter leurs clientes avec la plus grande facilité.

Et je suis persuadé qu'ils trouveront que tout est pour le mieux dans les caprices de la mode ; leurs remontrances d'ailleurs risqueront de rester vaines. Dessenart, médecin assez illustre en son temps, avait déjà tenté, à la fin du XVIII^e siècle, de faire connaître les dangers que pouvaient entraîner pour la santé les excentricités de la mode. Il eut beau écrire, répéter dans les journaux d'alors « qu'il avait vu mourir plus de jeunes filles depuis ce système de nudités gazées que dans les quarante années précédentes », ses appels restèrent sans effet.

Le docteur Marie de Saint-Ursin, quelques années après Dessenart, essaya également d'éclairer ses contemporaines sur les dangers de la mode.

Cet ancien premier médecin des armées du Nord ne se contenta pas, pour plaider sa cause, d'articles de journaux ; il se donna la peine d'écrire un gros volume *L'Ami des Femmes* qui fut dédié à M^e Bonaparte. A plus de cent ans de distance, ce livre est encore plaisant malgré sa rhétorique à la de Saint-Preux. Son auteur s'y montre un médecin avisé et un excellent vulgarisateur de préceptes d'hygiène et de beauté féminines.

Sans aller jusqu'à souscrire à l'austère doctrine formulée par Jean-Jacques qui interdisait à Sophie tout autre ingrédient que l'eau simple et ne lui permettait de connaître d'autre parfum que celui des fleurs, il réagit cependant, autant qu'il peut le faire sans blesser la susceptibilité féminine, contre l'emploi exagéré du fard et des parfums, contre l'amour immodéré de la valse et surtout contre le costume « plus meurtrier qu'indénible » alors à la mode. Pour mieux convaincre ses lectrices des dangers de « leurs moeurs suicides », il leur apporte des exemples, leur cite des noms :

« Ici, dit-il, je vois une madame Ch. de Noailles, morte à dix-neuf ans en sortant d'un bal, laissant un jeune époux inconsolable et une illustre famille sans rejeton ; là, c'est une mademoiselle de la Ch... mourant au moment où un noeud cher allait l'unir à un amant adoré. »

« Plus loin, la princesse russe Tufaikin, âgée de dix-sept ans, meurt à Saint-Pétersbourg, de l'épidémie des modes françaises et pour avoir exposé ses jeunes charmes à l'inclémence de la saison sous le costume qui dépeuplera Paris de jeunes femmes, si la réflexion et l'exemple ne les corrigeant pas. »

Et, pour finir, le Dr Marie de Saint-Ursin cite une épitaphe qu'il a relevée dans le cimetière des Quatre-Sections, rue de Vaugirard, à la barrière de Sèvres :

LOUISE LE FÈVRE
Agée de 23 ans
Victime de la mode meurtrière.

Il est probable que ces arguments d'ordre sentimental n'eurent guère plus d'effets que les raisons médicales qu'invoquait notre spécialiste.

C'est que la mode a toujours été un tyran bien difficile à détrôner. Il semblerait pourtant que son règne néfaste touchât à sa fin ou plutôt qu'elle fût à la veille d'une orientation nouvelle à laquelle ne pourront qu'applaudir les disciples d'Esculape. Oui, il se pourrait qu'un de ces jours le culte de la beauté physique, celui de l'antiquité, revînt à la mode. Alors fini, cet idéal de beauté telle que la concevaient les arbitres de l'élégance féminine qui, chaque année, chaque saison, décidaient de la forme du squelette, de la disposition des organes, de la répartition des chairs et imposaient un canon esthétique fort différent de celui de l'Hellade à leurs obéissantes victimes ! Finis aussi, tous les malaises physiologiques, toutes les tares engendrées par les caprices de ces tortionnaires.

Ce beau jour, dis-je, est sur le point de luire. Le goût de la culture physique a fait d'étonnantes progrès parmi les jeunes femmes et les jeunes filles d'aujourd'hui. La méthode du lieutenant de vaisseau Georges Hébert, mise en pratique dans la marine d'abord, au collège d'athlètes ensuite, puis dans l'armée pendant la guerre, a fait chez elles de nombreuses adeptes. Il existe à Paris et à Neuilly-sur-Seine un cours d'éducation physique pour dames et jeunes filles. On vient d'ouvrir à Deauville le stade féminin que la municipalité a fait construire à grands frais (300.000 francs, dit-on). Strasbourg également est en train d'organiser un stade féminin et un stade masculin. C'est de l'engouement, toutes les femmes veulent devenir athlètes.

Pour en comprendre les raisons, il suffit de jeter un coup d'œil sur les illustrations du livre : *Muscle et beauté plastique*, que vient de publier M. Hébert. On y voit l'abîme qui sépare la vraie beauté telle qu'elle est définie par les chefs-d'œuvre de l'antiquité et telle qu'ont pu la reconstituer par le travail et l'exercice les jeunes élèves de l'auteur, des déformations, des atrophies qui ont été successivement à la mode. Nous avons connu les tailles serrées, les poitrines opulentes, les reins exagérément cambrés. Aujourd'hui ce sont les poitrines plates, les jambes atrophiées, les chevilles décharnées qui triomphent.

Tout cela est loin des formes normales. M. Hébert montre que celles-là sont les formes courantes des sujets intégralement développés. La santé, la beauté et la force sont sous la dépendance de ce développement intégral qui ne peut s'acquérir et surtout se conserver que par la vie naturelle. Or comme la civilisation ne nous permet pas de mener la vie naturelle, M. Hébert a imaginé de nous en procurer le bénéfice par l'application de ce qu'il appelle la méthode naturelle. Trente-cinq minutes par jour d'exercices savamment combinés y suffisent. Pas d'appareils, presque rien comme installation.

Les documents publiés par M. Hébert permettent de juger des résultats qu'il a obtenus : ils sont simplement merveilleux et d'une portée incalculable pour l'avenir de la race.

Inclinons-nous donc très bas devant la mode, ce tyran dont nous n'espérions jamais diminuer le funeste pouvoir. Aujourd'hui elle est bienfaisante ; grâce à elle, de par son influence, le monde va se peupler de déesses. Nous allons revivre

.... le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux.

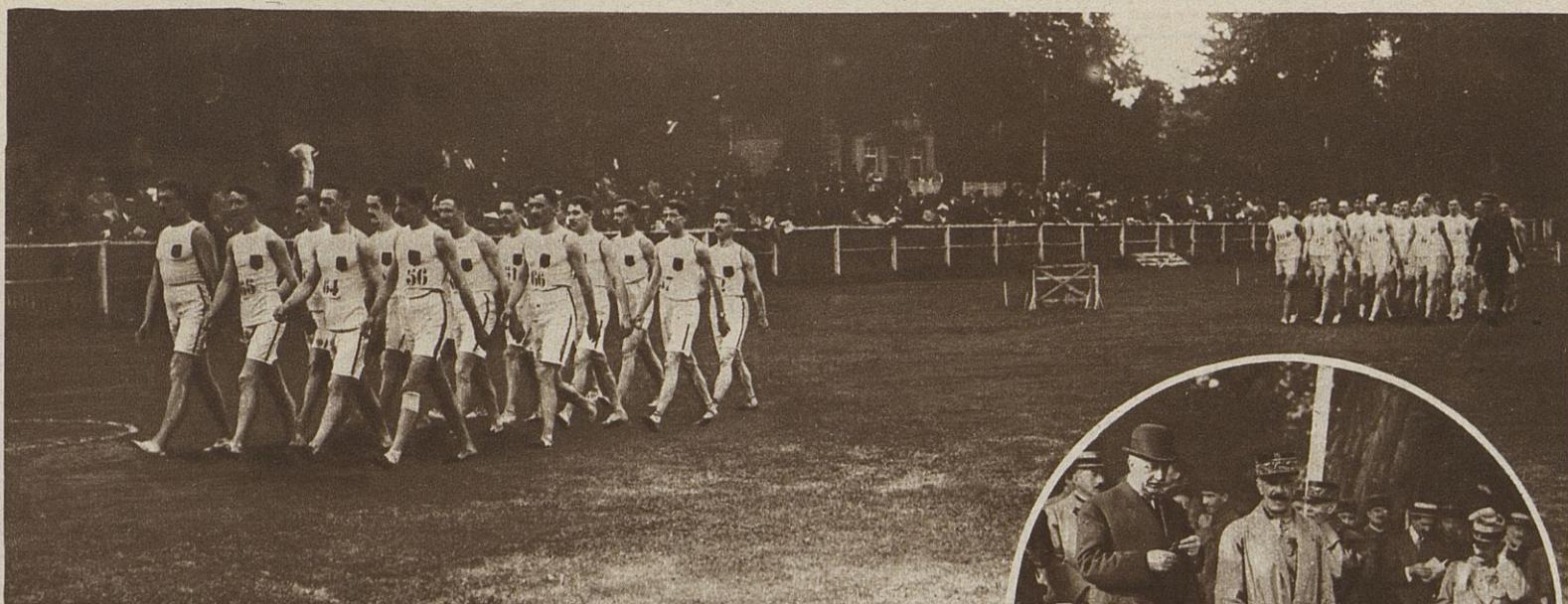
Qui oserait ne pas le souhaiter !

Dr MAURICE GENTY.

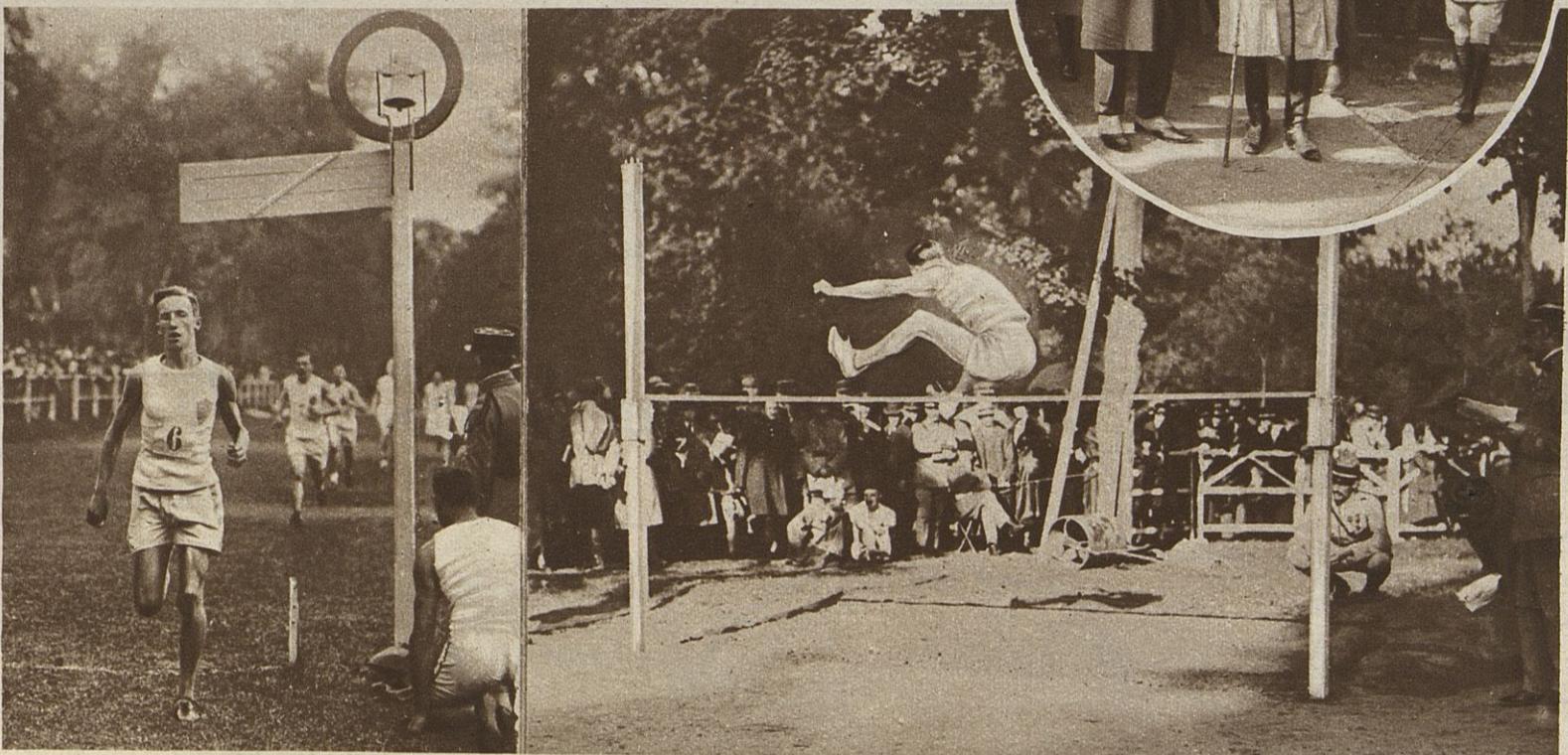


ATHLETESSE, ÉLÈVE DE M. HÉBERT
TYPE FIN A MUSCLES LONGS.

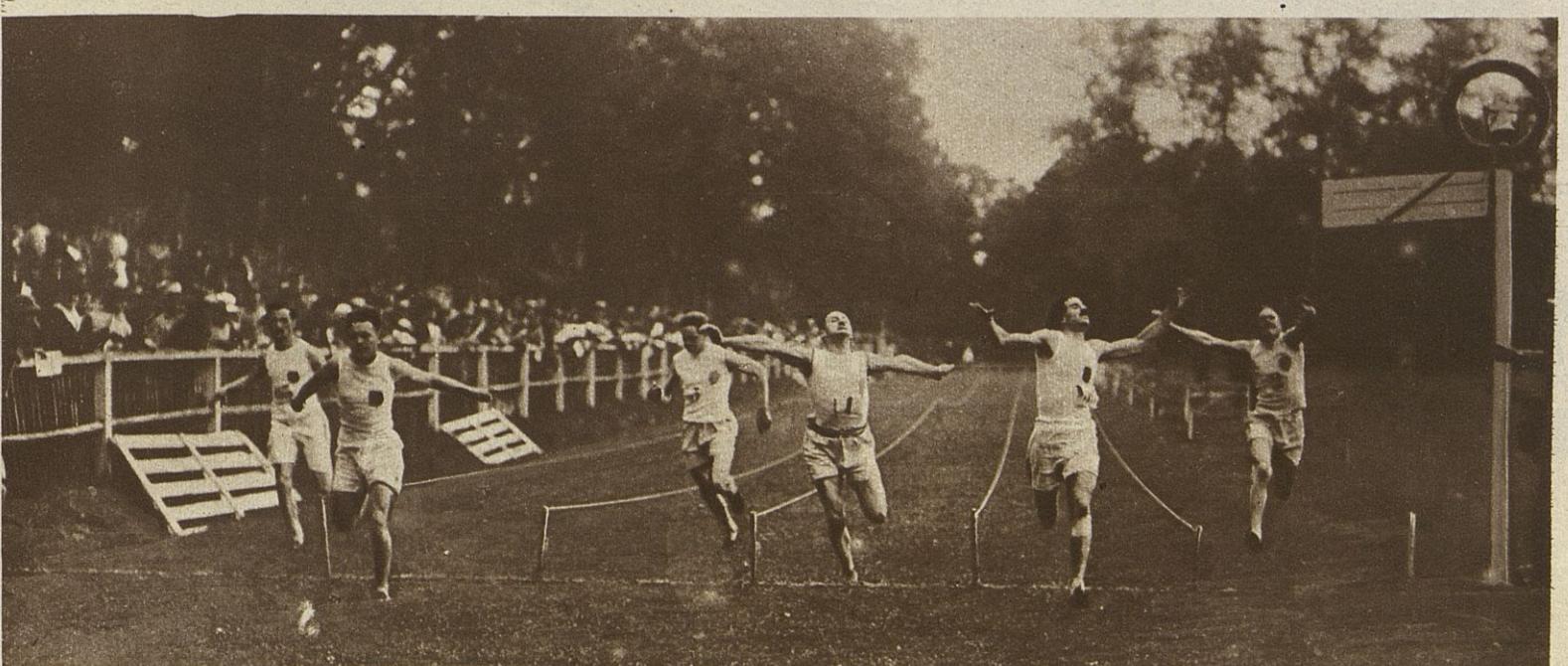
PIPOS CONTRE CYRARDS SUR LE TERRAIN SPORTIF



Le défilé des concurrents sous les ombrages du parc de la Faisanderie.

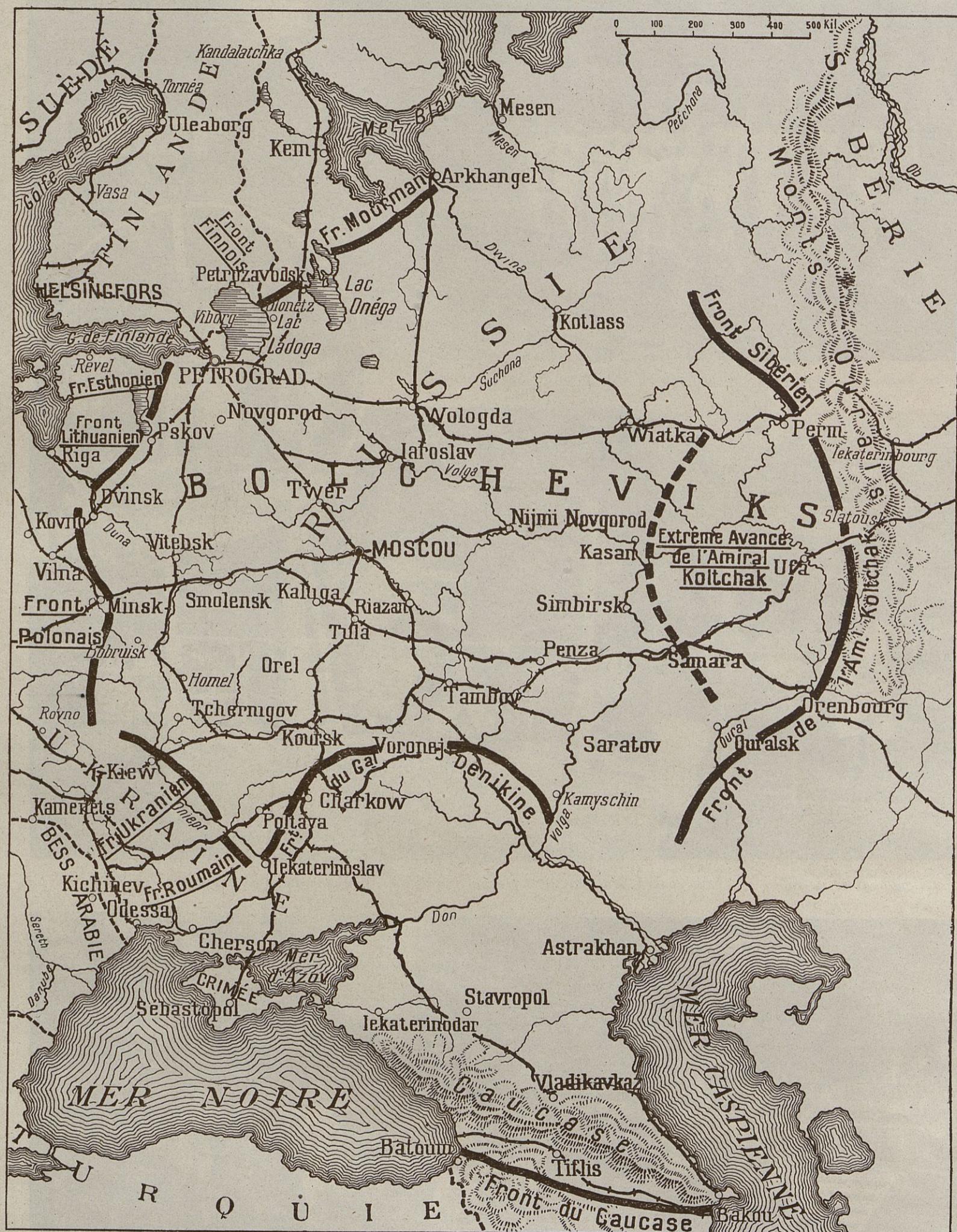


Le gagnant de la course de 1.500 mètres. A droite, le lieutenant Cordonnier, gagnant du saut en hauteur avec élan.

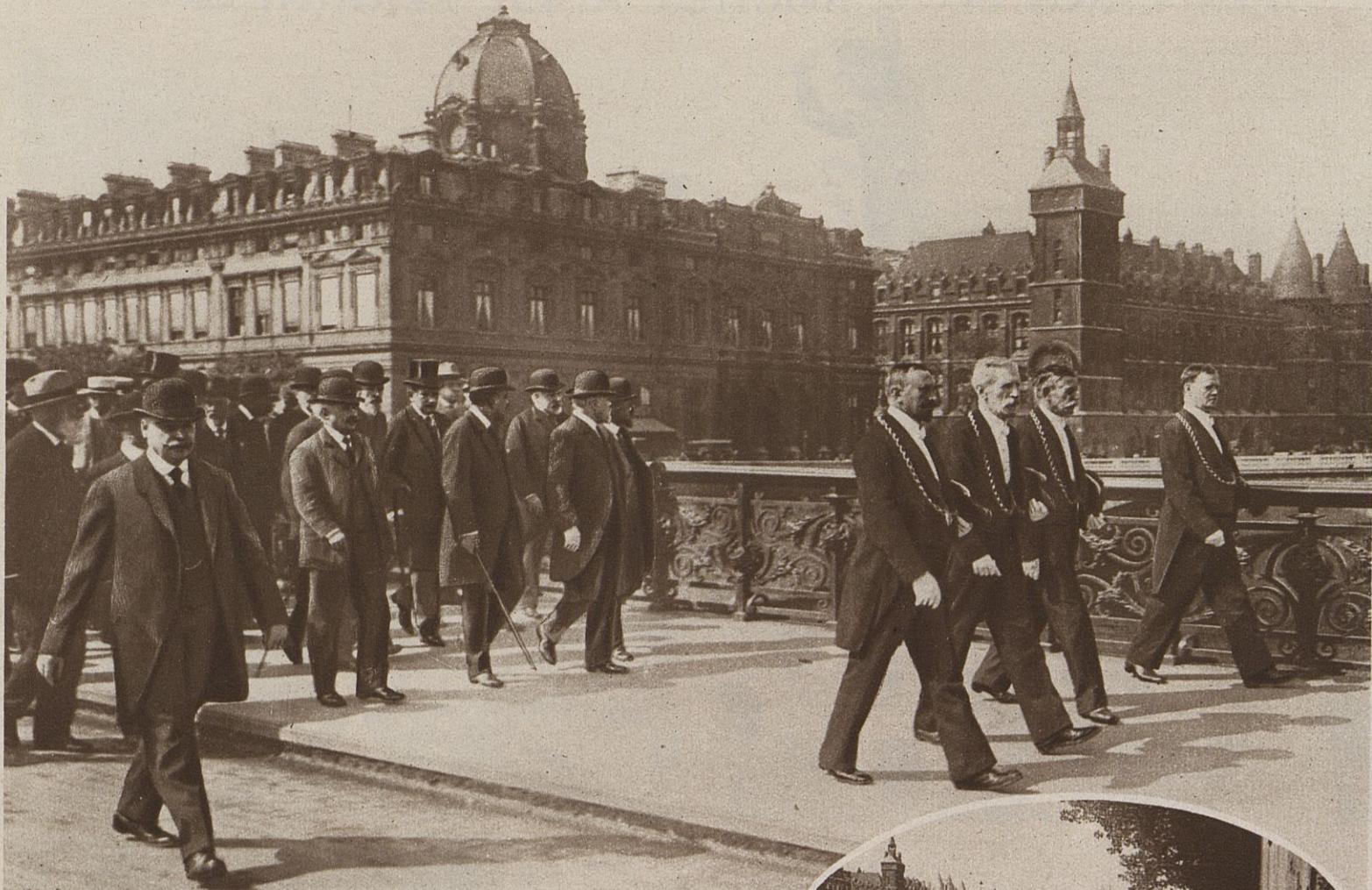


- Le 31 août, au parc de la Faisanderie, dans le bois de Saint-Cloud, une réunion sportive opposait pour la première fois nos deux grandes Ecoles militaires, Polytechnique et Saint-Cyr. Le programme comportait des courses à pied, des sauts en longueur et hauteur avec et sans élan, et une épreuve d'escrime. La victoire resta finalement aux Cyrards. Voici un épisode des courses à pied. Dans le médaillon, les généraux Tanant, commandant de Saint-Cyr, et Curmer, de Polytechnique.

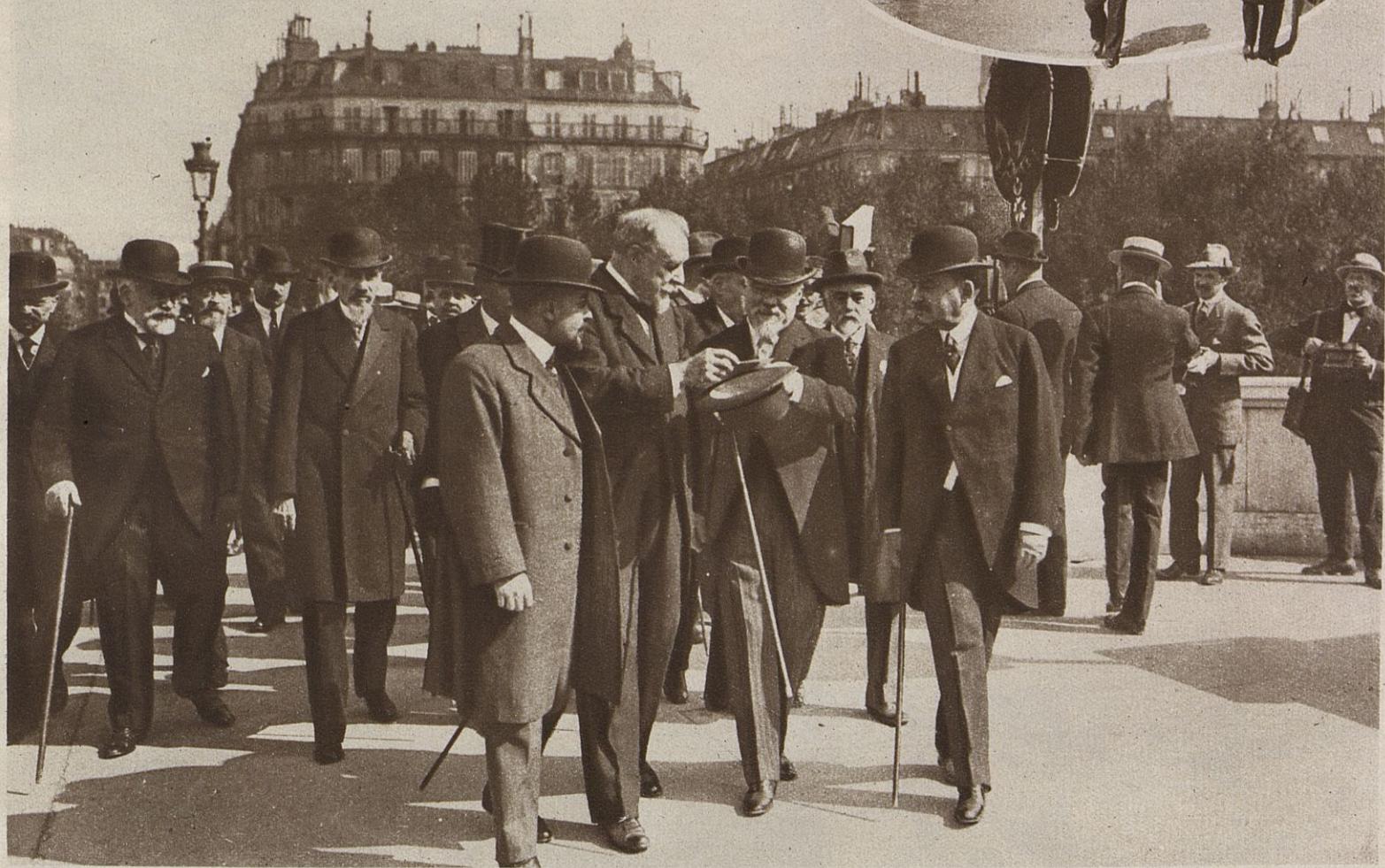
L'ENCERCLLEMENT DE LA RUSSIE ROUGE



Les événements qui se succèdent rapidement en Russie peuvent amener d'un jour à l'autre un changement radical dans la situation politique de ce malheureux pays. Nous publions cette carte pour permettre à nos lecteurs d'apprécier les nouvelles parfois assez embrouillées qui nous parviennent, d'ailleurs irrégulièrement, de là-bas. Comme on le voit, de nombreuses armées constituent autour de la Russie rouge une chaîne ininterrompue de fronts ; le bolchevisme est complètement encerclé, par terre et par mer. Tous ces fronts obéissent à l'amiral Koltchak. Leur progression vers les principaux buts de l'intérieur : Petrograd, Moscou, n'est pas également rapide, mais, même là où ils se déplacent le plus lentement, ils ont encore l'avantage de retenir des forces bolchevistes. C'est l'armée Denikine qui remporte en ce moment les plus gros succès. Depuis le 15 mai, elle a libéré environ 40.000 kilomètres carrés. Le 4 septembre, elle s'est emparée de Kiew.

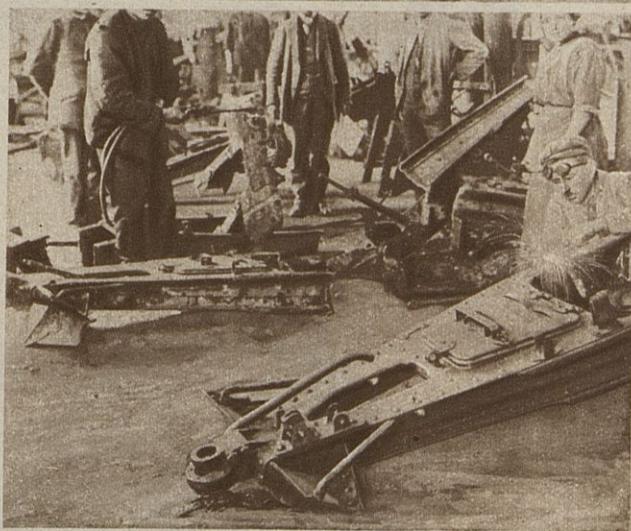
M. POINCARÉ INAUGURANT LE PONT NOTRE-DAME

Sur le pont, le cortège officiel précédé des huissiers du Conseil municipal.

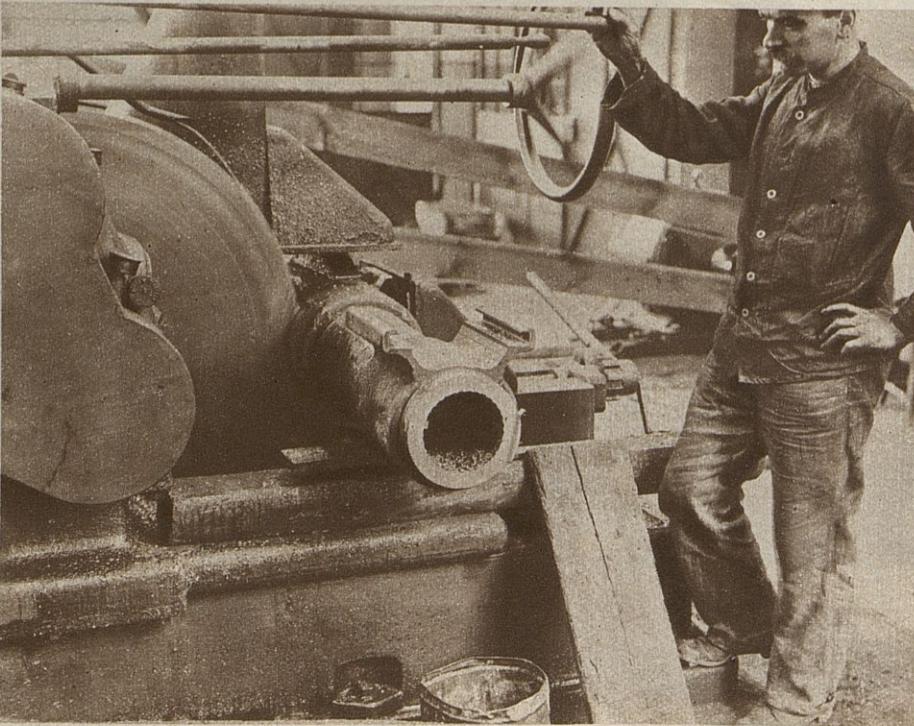


Le pont Notre-Dame a été reconstruit plusieurs fois. En son dernier état, il avait quatre arches de pierre qui entraînaient la navigation et gênaient l'écoulement des eaux en cas de crues. Lorsque la guerre survint, on venait de le reconstruire d'une seule arche en fer de 60 mètres. L'inauguration en fut faite seulement le 5 septembre, par le Président de la République, que l'on voit ici entouré de nos édiles. Dans le médaillon, le cortège se dirigeant par la berge vers le pont.

LES CANONS BOCHES A LA FERRAILLE

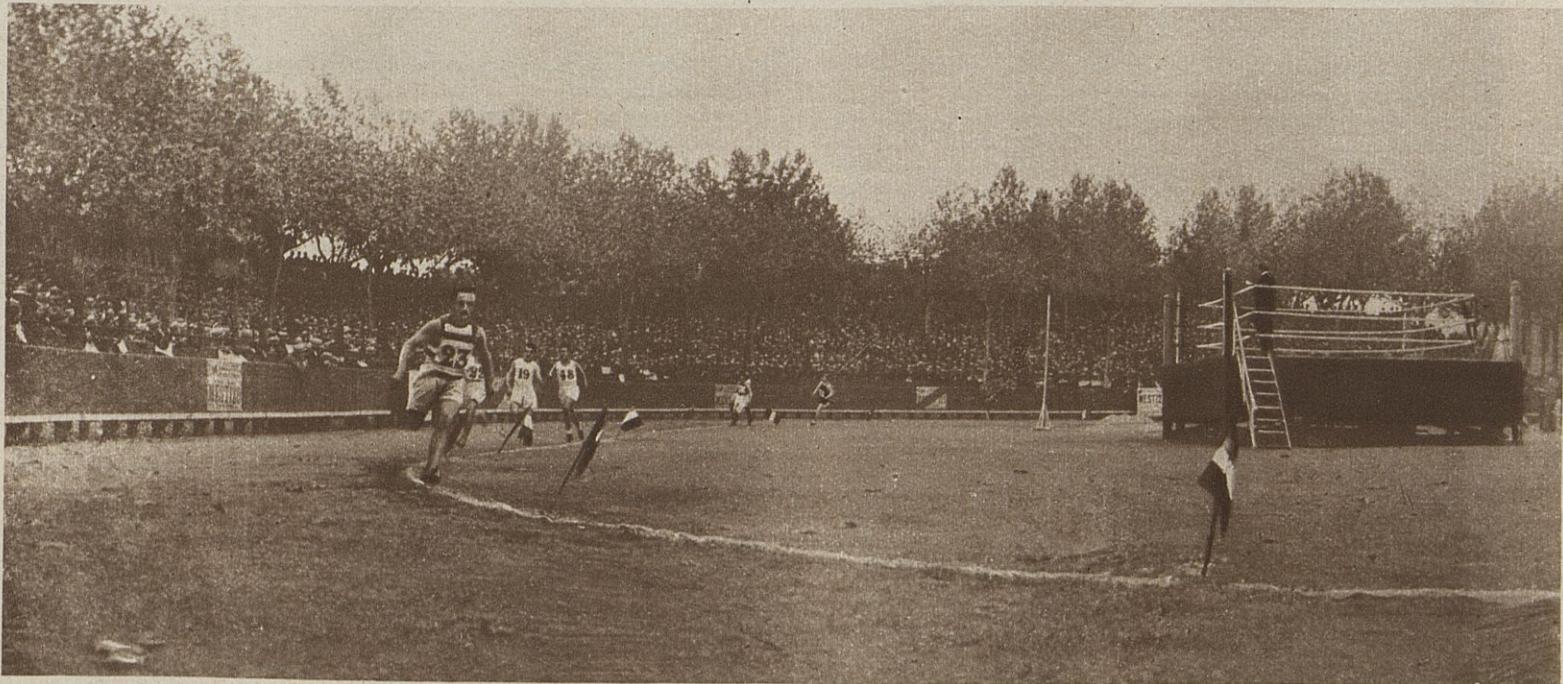


Le démontage des affûts est laborieux.

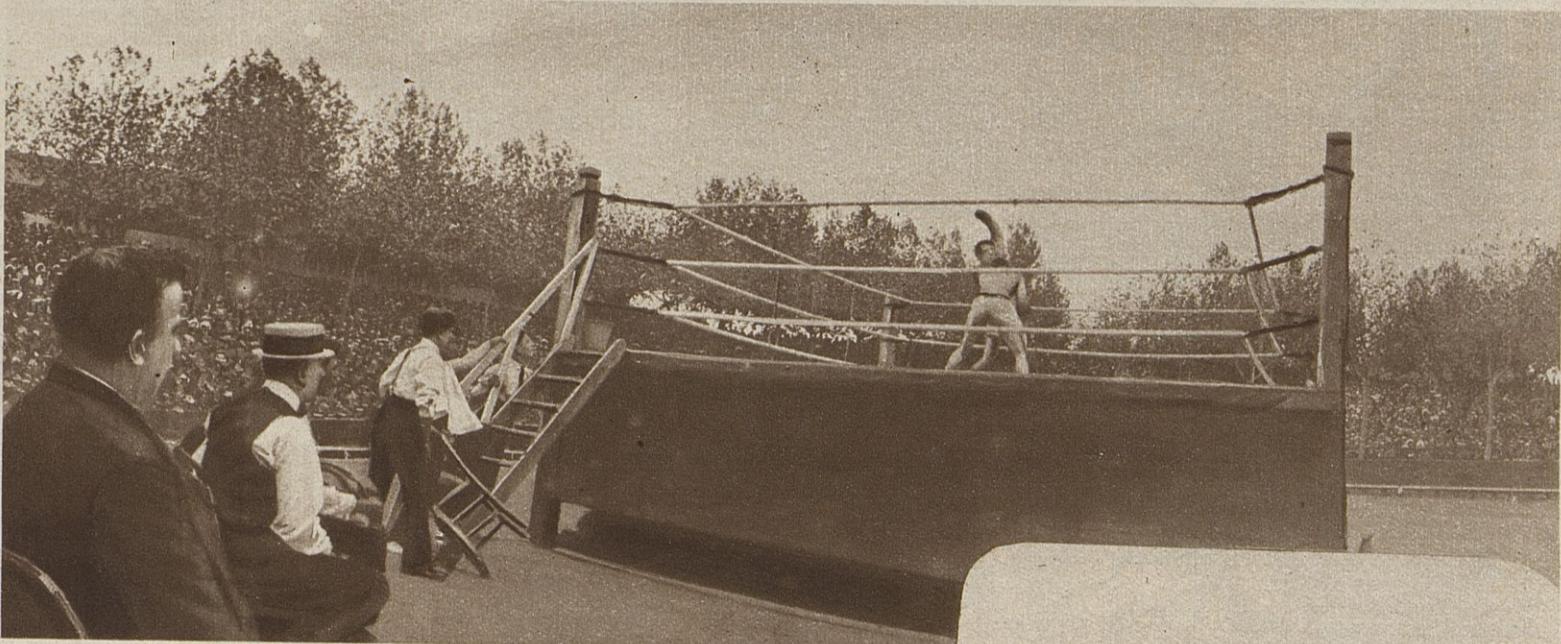


Les Allemands se résignent à détruire leurs canons : ils ne les détruisent sans doute pas tous, mais enfin ils en détruisent ; c'est à ce travail que l'on voit ceux-ci occupés, dans les ateliers de Spandau. Les affûts sont démontés, les tubes sciés ; tout ce qui peut être utilisé par l'industrie est mis de côté : on peut être sûr que les démolisseurs ne laissent rien perdre ; le reste est envoyé à la fonte. Ici, on procède au sciage d'un 155 court.

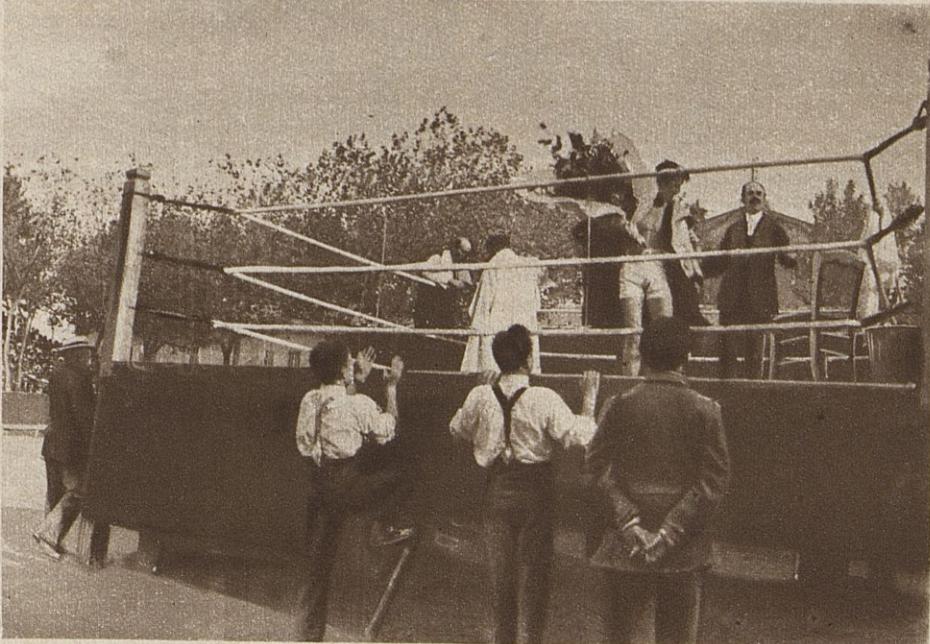
UNE GRANDE FÊTE SPORTIVE A MARSEILLE



Une course à plat de 800 mètres-handicap était inscrite au programme : en tête ici vient Eymeric, du Sporting-Club de Marseille, qui arriva 4^e. La course fut gagnée par Arnaud, de l'Université-Club de Paris, en 2 m. 25 s. 1/5.



Voici un épisode de la lutte dans laquelle triompha Carpentier. La recette de la journée sera affectée à l'érection d'un monument à Jean Bouin.



A Marseille il y a eu, le 31 août, au rond-point du Prado une superbe fête sportive en mémoire du champion Jean Bouin. Une foule considérable y assistait. Les amateurs de boxe ont pu acclamer G. Carpentier, vainqueur dans un match contre Buisson : on le voit, à gauche, saluant l'assistance, il tient un gros bouquet que lui ont fait remettre les organisateurs de la journée. A droite, c'est Franquelle exécutant un saut de 3 m. 60.

La question de la pénurie de charbon

La production annuelle de la houille en France était avant la guerre de 41.000.000 de tonnes. Mais, par la destruction de nos houillères des départements du Nord et du Pas-de-Calais, notre production est tombée, pour l'année 1918, à 26.250.000 tonnes. Et il faut bien dire que cette production n'a été atteinte que grâce à des mesures énergiques : main-d'œuvre de prisonniers allemands, mobilisés détachés dans les mines, heure de travail supplémentaire. Cette année, malgré tous les efforts faits pour recruter une main-d'œuvre approchante, il nous faudra enregistrer un sérieux déficit. On estime cette diminution à 25 pour cent. C'est le résultat de l'application de la journée de huit heures dans les mines. La production de l'année 1919 sera donc ramenée à 20.000.000 de tonnes, en chiffres ronds. Or il nous fallait, avant la guerre — pour notre chauffage, nos transports, notre éclairage, notre métallurgie — environ 59.500.000 tonnes. Il nous manque donc 40.000.000 de tonnes.

Voyons à quelles ressources nous pourrons faire appel. L'Allemagne doit fournir, de par le traité de paix, 21.000.000 de tonnes par an, ce qui compense à peu près la perte de nos houillères du Nord.

L'Angleterre et la Belgique suffiraient à combler le déficit restant si la première de ces nations n'avait vu, elle aussi, sa production tomber de 292.000.000 de tonnes en 1913 à 230.000.000 en 1918. Pour l'année 1919, le président du Board of Trade donne le chiffre de 217.000.000 de tonnes. L'Angleterre, qui consommait en 1913 196 millions de tonnes, disposerait donc d'une exportation de 21 millions de tonnes. Mais les grèves de cette année, ainsi que la réduction des heures de travail, ont réduit la production d'assez forte manière. Cette production qui avait été de 4.812.595 tonnes pendant la dernière semaine de mai est tombée à 2.642.859 tonnes pour la dernière semaine d'août. Il ne paraît donc pas possible que l'Angleterre nous donne plus de 9.000.000 de tonnes. Or, on prévoyait, pour l'après-guerre, une exportation de 23.000.000 de tonnes.

La Belgique, elle, produisait avant la guerre 22.250.000 tonnes. Elle en consommait davantage et le traité de paix qui oblige l'Allemagne à lui fournir 8.000.000 de tonnes ne lui donnerait pas beaucoup de disponibilités. Cependant on compte sur une livraison de sa part de 300.000 tonnes par mois.

Pourrions-nous demander à l'Allemagne plus que la quantité de houille qu'elle doit nous donner ? Il serait peu sage d'y songer. Voyons les chiffres. L'Allemagne, avant la guerre, exportait 34.500.000 tonnes et en importait 17.500.000. Si l'on admet que la production n'a pas baissé, il lui resterait une disponibilité de 17.000.000 de tonnes. Et le traité de paix l'oblige à fournir dans les dix premières années un total annuel de 36.000.000 de tonnes se décomposant comme suit : 8.000.000 de tonnes à la Belgique, 7.000.000 de tonnes à l'Italie, 21.000.000 de tonnes à la France. Pour arriver à ce total, l'Allemagne devra intensifier la production de ses houillères. Nous nous contenterons donc de ce que le traité de paix nous a alloué et il nous faudra même veiller énergiquement à l'exécution de cette clause.

C'est l'Amérique qui peut nous fournir le charbon qui nous manque, ou tout au moins une partie. Les Etats-Unis ont pris la première place sur le marché mondial de la houille. Ils produisaient, avant la guerre, 517.000.000 de tonnes. Ce chiffre est équivalent à 38,87 pour cent de la production mondiale. Les Etats-Unis exportaient 22.500.000 tonnes. Mais les conditions d'extraction se sont encore améliorées et l'Amérique, qui a du fret, pourra exporter son charbon. Nous obtiendrons d'elle, à coup sûr, une partie de la houille qui nous est nécessaire. Et il sera peut-être plus facile de la faire venir par bateaux que d'avoir les wagons nécessaires pour transporter le charbon du continent.

L'une des causes de la crise actuelle réside, en effet, dans les moyens de transport qui sont défectueux. Le matériel roulant est fatigué par cinq ans de rendement intensif. Il y a aussi pénurie. Tout dernièrement, il y avait, dans le Pas-de-Calais, de grandes quantités de charbon qu'on ne pouvait expédier faute de wagons et de locomotives. On éprouve également les plus grandes difficultés à transporter mensuellement les 250.000 tonnes que le bassin de la Sarre nous fournit.

Cependant la situation va s'améliorer et le ministère de la recon-

stitution industrielle prend toutes les mesures pour parer à la grande crise européenne du charbon.

Une mesure qui s'impose naturellement et à bref délai, c'est la reconstitution de notre bassin du Nord qui fournissait les trois quarts de notre production houillère. L'invasion est venue au moment où il prenait un merveilleux essor et concurrençaient avantageusement les charbonnages anglais et belges. Les travaux pour le percement du canal du Nord venaient d'être entrepris et on comptait le livrer à la navigation vers 1917. Aujourd'hui, la plupart des mines sont ruinées et ne pourront, malgré les efforts entrepris, être exploitées avant longtemps — plusieurs années peut-être. Citons ici les concessions de Bruay, Ligny-les-Aires, Noeux, qui, situées à l'intérieur de notre ligne de front, ont continué à produire sous le canon pendant la plus grande partie de la guerre.

En ce qui concerne les autres, tout est à refaire. Il faut vider les galeries à l'aide de pompes, amener le matériel nécessaire, construire usines et maisons de mineurs, etc. C'est une besogne gigantesque et de longue haleine.

Mais il y a d'autres décisions urgentes à prendre. Le Conseil suprême des Alliés s'est réuni récemment pour s'occuper d'événements touchant directement à cette crise houillère qui est menaçante.

On y a parlé de la situation dans laquelle les intrigues allemandes risquent de plonger le bassin houiller de la Haute-Silésie. Cette province contient des charbonnages dont le ravitaillement de l'Europe est en grande partie tributaire et qui représentent le tiers de la production allemande. Aussi les Allemands se sont difficilement résolus à l'attribution de ces mines à la Pologne. Ils y ont introduit et ils y maintiennent l'anarchie.

Et voici de quelle manière. Les mineurs d'origine polonaise, brimés et molestés, sont acculés à la grève cependant que les mineurs d'origine allemande, convertis à un adroit bolchevisme, se croisent les bras.

La période qui se prolonge jusqu'à la ratification du traité de paix permet à l'Allemagne de donner libre cours à ses manœuvres qui tendent à diminuer la production du riche bassin minier qu'elle craint de perdre si le plébiscite ne lui est pas favorable.

Le Conseil des Cinq a envisagé dès maintenant

l'occupation militaire interalliée des régions silésiennes pour faire cesser la manœuvre de nos ennemis.

Enfin, une mission d'études constituée par le ministère de la reconstitution industrielle est partie en Pologne et en Haute-Silésie pour étudier le fonctionnement des mines actuellement en exploitation et résoudre le problème des transports. Cette mission comprend des délégués des six puissances intéressées : France, Amérique, Angleterre, Italie, Pologne, Tchéco-Slovague.

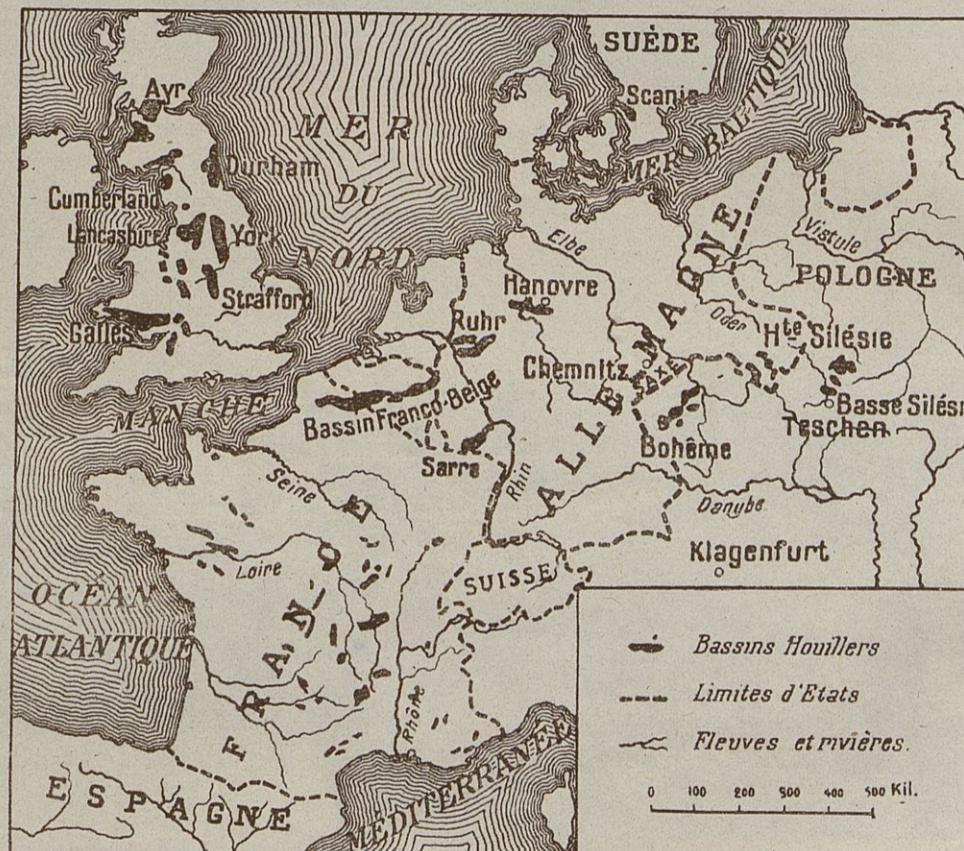
Pour ce qui touche la ville de Paris et le département de la Seine, M. Loucheur, ministre de la reconstitution industrielle, a promis de compléter par 100.000 tonnes de charbon allemand les arrivages de charbons français, anglais et belges de manière à réaliser les 200.000 tonnes par mois qui sont indispensables à la consommation domestique de l'agglomération parisienne.

En attendant, le Conseil municipal a affrété une flotte de douze navires d'un tonnage total de 40.750 tonnes qui apporteront à Rouen le charbon anglais, lequel est transporté à Paris par voie ferrée ou fluviale.

Huit de ces vapeurs naviguant sous pavillon britannique ont déjà fait des apports de charbon à Rouen et continueront à faire deux ou trois voyages par mois.

Ces navires ont un tonnage total de 29.680 tonnes. Ce sont les vapeurs *Broompark*, *Uskmouth*, *Sheaf-Arrow*, *Welipark*, *Glepark*, *Broadworth*, *Rosenworth* et *Withworth*, tous navires anglais sous le contrôle du « ministry of shipping », qui se réserve seulement le droit en cas de très grande nécessité d'interrompre le trafic pour leur faire transporter en Angleterre les matières premières nécessaires à nos alliés d'outre-Manche. Cette réserve du « ministry of shipping » n'est sans doute que momentanée.

JEAN CLÉRY.



LES PRINCIPAUX GISEMENTS HOILLERS DE L'EUROPE OCCIDENTALE.

SCÈNES DE LA VIE CHÈRE AUX ÉTATS-UNIS



En Amérique aussi le gouvernement cherche à défendre le public contre les exactions des mercantis : il fait vendre directement aux consommateurs les stocks de l'intendance. Seulement, là-bas, on n'attend pas que des baraques « ad hoc » soient construites : on vend n'importe où. En haut de la page, c'est dans une école ; ici, c'est dans le premier local venu que les ménagères trouvent à s'approvisionner. Dans le médaillon, on voit un policeman qui s'est improvisé vendeur.



ECHOS



EN VOULEZ-VOUS, DES CENTENAIRES ?

Le docteur Laurent, professeur à l'Université de Bruxelles, célèbre par ses recherches sur l'énergie vitale, vient de rentrer de Californie où il avait été chargé d'une mission scientifique. Il a été stupéfait par le nombre élevé de centenaires (plus de 300 sur 3 millions d'habitants) que compte ce pays privilégié, où, paraît-il, trois éléments concourent à produire la longévité : pureté de l'air, température constante et modérée, fertilité du sol assurant une alimentation saine, variée, abondante.

En Californie, explique le docteur Laurent, pays situé entre le Pacifique et la Sierra, la température ne varie guère que de quelques degrés par an. Le sol est d'une exubérance extraordinaire ; l'air, que ne vicie aucune industrie, y est sans cesse purifié par l'Océan, la montagne et la végétation. Certes, les adultes s'y trouvent aux prises avec les mêmes difficultés que les Européens, mais l'enfant et le vieillard y sont dans des conditions particulièrement favorables à leur santé : des personnes, venues en Californie pour une ou deux saisons, s'y fixent définitivement, pour prolonger leur existence.

Mais ce n'est pas seulement l'existence de l'individu qui est prolongée : ce sont aussi ses facultés. Le docteur Laurent a vu deux femmes de 104 ans, demeurées fort guillerettes, tandis qu'une autre, encore « jeune » (elle n'avait que 99 ans !), lisait le journal sans lunettes ! Enfin il cite le cas du capitaine Diamond, mort à 118 ans — lequel, à 110 ans, « passait au bal une bonne partie de ses nuits » !

Nota : le capitaine Diamond était végétarien...

Suivons donc son exemple : au prix où est actuellement la viande, ce sera tout bénéfice !

LA RÉCUPÉRATION DE L'ÉTAIN DES Soudures

C'EST par millions que les boîtes à conserves — vides — gisent le long des routes et des voies ferrées où elles ont été jetées, après utilisation du contenu.

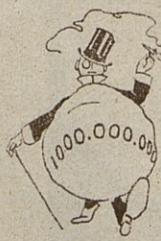
N'y a-t-il plus rien à en faire ? Mais si. Le tout est que cela puisse se faire économiquement. Ce qui est le plus intéressant dans les boîtes à conserves, c'est l'étain de la soudure, plus que le fer-blanc. L'étain est un métal rare et cher, qui convient spécialement pour les soudures. Comment faire pour le récupérer, le « ravoir » ?

Plusieurs méthodes ont été essayées. On a tenté de récupérer l'étain au moyen d'acides ; mais ceux-ci attaquaient le fer-blanc aussi, ou bien n'attaquaient pas assez l'étain. On s'est donc contenté de l'un ou l'autre, alternativement, des trois procédés suivants.

L'électrolytique, consistant à électrolyser les boîtes dans une solution alcaline, est délicate, mais elle sépare bien l'étain du fer-blanc et permet l'utilisation ultérieure des deux métaux. C'était le procédé préféré jusqu'en 1907.

Puis on a beaucoup utilisé le procédé consistant à faire passer du chlore sur les boîtes de conserves : il se forme du tétrachlorure d'étain qui se sépare. Mais le chlore est dangereux pour les ouvriers, et il est indispensable d'opérer à froid et à sec, sinon le chlore attaque le fer aussi. Ce procédé est très utilisé en Bochie.

Enfin, ces temps derniers, on est revenu à la vieille méthode des alcalins. On met les boîtes de conserves, nettoyées, dans une solution contenant un excès de soude libre et de salpêtre ou de quelque autre antioxydant. Par ébullition, il se forme du stannate de soude qui se prend en cristaux d'où l'on tire ensuite l'étain. La solution de soude et le salpêtre servent pour ainsi dire indéfiniment.



L'UTILISATION DES ORDURES MÉNAGÈRES

Un ingénieur anglais prétend que la plus grande partie des déchets de ménage peuvent être convertis en un combustible. Les cendres, le papier, la paille, les matières végétales, tout cela peut brûler. Il n'y a que la vaisselle, la verrerie et le métal qui ne soient pas utilisables de cette façon.

Une ville de 100.000 âmes fournit 25.000 tonnes de déchets. La manière de traiter les déchets ménagers, adoptée à Southall, dans le Middlesex, consiste à réduire le tout en poudre et à convertir celle-ci en briquettes qui, une fois sèches, sont trempées dans du goudron qui a l'avantage d'être combustible et antiseptique, et par conséquent de rendre les briquettes non insalubres, ce qu'elles seraient autrement, étant donné leur contenu.

La briquette ainsi établie vaudrait à peu près la moitié de ce que coûte le charbon de bonne qualité. Il sera intéressant de suivre la tentative et de voir ce qu'elle donne.

On a souvent utilisé les ordures ménagères comme combustible, directement, telles quelles, en Bochie par exemple, mais il ne semble pas que ce soit avec grand avantage. La méthode des briquettes vaudra-t-elle mieux ? Ce sera à voir.

AU PAYS DE FRANCE

LE SECRET DU JOURNALISTE

À PROPOS d'une affaire en cours, on a évoqué — encore — « l'indiscrétion professionnelle » des journalistes. Il serait peut-être bon de rappeler à ce propos qu'au cours d'une enquête parlementaire d'avant la guerre, Jean Jaurès, qui la présidait, rendit gairement, au contraire, un hommage public à tels journalistes comme aux derniers tenants du secret professionnel, c'est-à-dire de la discrédition.

C'est une erreur de croire que les journalistes bavardent dans les journaux à propos de tout et hors de propos.

Si la rapidité d'informations de la presse moderne ne permet pas toujours de vérifier avec une exactitude minutieuse les détails qui s'accumulent à chaque ligne des informations qu'elle publie, il est de notoriété courante que, pour les affaires qui ont quelque importance, le journaliste ne donne qu'une partie de ce qu'il sait et au moment où cette révélation peut avoir lieu sans inconvénient, étant fort souvent d'ailleurs sollicitée par ceux qu'elle intéresse le plus directement.

Cette opinion étonnera bien des lecteurs. Pour peu qu'ils réfléchissent tant soit peu, ils concevront très vite que, mêlé d'une façon constante et parfois assez intime à la préparation de toutes les affaires qui s'élaborent dans tous les ordres : politique, littéraire, scientifique, industriel, etc., le journaliste suit au jour le jour par ses enquêtes personnelles les progrès de ce qui sera bientôt une « information ». Sans cesse il demande des renseignements à propos d'une affaire qui n'est pas encore au point, d'une invention qui ne sera réalisée que prochainement, d'une tentative qui se prépare. On les lui donne souvent sur la foi de sa discréption en le priant d'attendre l'heure utile pour la publication.

Cette discréption est la condition même d'un exercice brillant de la profession de journaliste. Savoir se taire longtemps est indispensable à qui veut pouvoir annoncer un jour de l'important. Sous une forme particulière, elle prend le caractère d'un succès professionnel, lorsque le journaliste, recevant brutalement une information d'apparence sensationnelle, détermine — tâche parfois difficile — les raisons qui démontrent son invraisemblance, refuse de la publier et compte sur la justice du public pour établir qu'en ne disant rien, il s'est montré supérieur à son collègue concurrent qui n'a pas su discriminer la sottise de la nouvelle.

LA CHAMBRE DE L'HÔTE

Le gouvernement américain vient de décider qu'à partir du 1^{er} octobre les touristes américains obtiendront leurs passeports plus facilement, sous la seule condition qu'ils aient obtenu d'avance, des compagnies de transports maritimes, l'assurance d'une place de retour.

Les touristes américains inscrits pour la visite du front se chiffrent par centaines de mille et la seule question du logement dans les régions dévastées poserait un problème difficile à résoudre si la guerre n'était venue apporter à la réalisation de la chambre de l'hôte, lancée par le Touring-Club, un concours inattendu.

Dans toute la zone des armées, qui va devenir demain la grande zone du tourisme international, les habitants n'ont cessé, en effet, de recevoir chez eux en billet de logement un ou plusieurs officiers. Ils ont pris ainsi l'habitude de céder partie de leur maison à un visiteur de passage.

Pour parer au manque d'hôtels dans cette zone, nous avons appris que les agences de voyages ont invité les habitants entraînés aux billets de logement à se faire inscrire à la mairie s'ils désiraient loger en temps de paix des touristes américains. Les inscriptions ont été assez nombreuses. Un projet actuellement en cours d'exécution prévoit la construction d'un certain nombre d'hôtels dans les paysages mêmes des champs de bataille. Ces hôtels constitués par des bâtiments analogues à ceux des hôpitaux temporaires du front peuvent être construits en deux mois. Le premier serait établi sur l'éperon qui domine Clermont-en-Argonne, d'où l'on découvrira le panorama de Vauquois.

LES GRÈVES GÉNÉRALES

EN France, nous avons vu s'agiter : Les théâtres, les taxis, les clercs d'huisiers et les banques.

En Angleterre, ils ont vu : les boulangers, les policiers.

Ainsi s'épuise, peut-on l'espérer, la série des manifestations qui soulignent les difficultés de remise en route du vieux monde bouleversé. Mais le vieux monde commence à s'habituer aux nouveautés. Est-ce que ces mouvements singuliers, finalement, ne le rajeunissent pas en l'obligeant à penser ? ...

PENSÉES DE LA SEMAINE

Si des mesures énergiques ne sont pas prises tout de suite pour contrer net au gaspillage du pain et du blé, nous-en manquerons totalement en avril, mai, juin 1920 et « ce sera grande misère au pays de France », comme on disait autrefois.

Actuellement, le pain coûte 0 fr. 50 à 0 fr. 60 le kilo, l'avoine 0 fr. 90 à 1 franc. En conséquence, partout, les animaux, depuis les poules jusqu'aux chevaux, sont nourris avec du pain, voire même du blé, de préférence à l'avoine, à l'orge et au seigle, qui, n'étant plus taxés, se vendent à un prix supérieur au blé.

(M. Adrien BERTHOLON, Dépêche d'Eure-et-Loir.)

C'est un honneur pour ce pays d'avoir au début de la guerre décreté avec enthousiasme, dans un mouvement populaire, que la France tout entière paierait, à défaut de l'Allemagne, pour tous les sinistrés ; que la France tout entière prendrait fait et cause pour ceux qui avaient été les victimes de l'invasion. Cela a été un beau geste, un beau mouvement, et il faut que cela devienne une réalité effective.

Qu'est-ce que nous sommes ici, en ce moment, sinon un appel vivant à la solidarité de la France entière ? C'est le caractère de notre assemblée. Nous devons parler à ce pays, nous devons lui dire qu'il a de grands devoirs à remplir envers les populations qui ont souffert.

(Discours de M. RIBOT, à l'ouverture des Etats Généraux des régions dévastées.)

JEAN CRABOSSE, CORSAIRE DE FRANCE

LE 21 juillet 1703, au petit matin, le corsaire *Duc-de-Bourgogne*, mouillé en rade de Paimbœuf, mit à la voile par vent portant et sortit de la Loire.

« Basty à Nantes », en cœur de chêne durci par une longue trempe à l'eau salée, le vaisseau, baptisé du nom de Mgr Louis, duc de Bourgogne, élevait à sa proue la sage figure de Mentor. A cette époque, on avait des lettres dans les chantiers. MM. les architectes de la marine royale lisaien, le soir, les pompeuses aventures contées par Fénelon pour affirmer dans la vertu le fils du Grand Dauphin de France. L'effigie du vieillard, qui arracha si gaillardement Télémaque aux perfidies amoureuses de Calypso, leur parut une sauvegarde pour le navire.

Le *Duc-de-Bourgogne* jaugeait 130 tonneaux et portait 120 hommes. Il était armé de 16 canons, de 4 pierriers et de 80 mousquets, soigneusement dissimulés sous les sabords ou dans des coffres, sur le pont. Sa coque lisse et de ce beau ton de miel, propre aux bois vernis où le soleil s'impègne, offrait l'apparence paisible d'un marchand. Mais le capitaine, Jean Crabosse, avait ses « lettres de marque » qui lui donnaient le droit, au nom du roi, d'arraisonner les navires ennemis et de s'en emparer, s'il le pouvait, par la force.

Les corsaires armaient les navires à leurs frais ou guerroyaient pour le compte d'un armateur. La course, entreprise particulière, se faisait par autorisation de l'Etat et sous son contrôle, seulement contre la nation qui nous déclarait la guerre. Elle était soumise à des règles strictes. Un tribunal des prises en déterminait la validité. L'Etat les abandonnait à l'armateur pour le dédommager de ses dépenses, de ses risques et pour récompenser les services.

Les grands capitaines de notre marine furent tous, jadis, des corsaires : Jean Bart, Duguay-Trouin, Surcouf, Cassard, Niquet. Ils commandaient à des hommes trempés dans l'aventure. Outre l'équipage, ils embarquaient aussi des soldats, traîneurs de bouges, industriels de l'escopette ou boucaniers des savanes, qui s'enrôlaient dans la flibuste par goût batailleur, désir de vengeance ou amour de l'argent. Ces compagnies de matelotage s'intitulaient Frères de la Côte ; mais les Espagnols, qu'ils avaient terrifiés, les nommaient Démons de la Mer. Rudes gars, qui cognaien, dru et trinquaient ferme ! C'était le beau temps où l'on fricas-sait louïs et doublons dans les tavernes, en débarquant, pour les jeter brûlants au peuple, histoire de rire un brin de la grimace des échaudés !

Quand le *Duc-de-Bourgogne* eut quitté l'estuaire limoneux et trouvé la mer verte du large, — la douce mer où l'écume est comme une fleur, — le capitaine Jean Crabosse fit rassembler son monde sur le pont. Les hommes se massèrent au pied des mâts. Les officiers se rangèrent autour du chef, en compagnie de l'aumônier, du chirurgien et de « l'écrivain » du bord. Car aux termes de l'Ordonnance de la Marine, il était prescrit à tout corsaire d'au moins 60 tonneaux d'avoir un teneur de livres et un prêtre pour expédier au ciel les âmes que la bataille ou la médecine déliaient du corps.

— Messieurs, dit le capitaine, la meilleure façon de commencer la campagne est de s'en remettre à la garde de Dieu. Mettons-nous à genoux et que monsieur l'aumônier veuille bien nous donner la bénédiction.

Tout le monde se découvrit, s'inclina. L'aumônier revêtit son étole et monta sur le château d'arrière. Le navire courrait presque sans tanguer, les voiles pleines, dans la caresse musicale du flot paisible. Du côté de la terre, dans l'est qui semblait tout semé de violettes et de réséda, un gros soleil pâle s'enlevait avec majesté. La nue portait les voiles légers des aubes de l'été. L'aumônier fit le signe de la croix sur les hommes et marmonna sa patenôtre. Une heure plus tard, le *Duc-de-Bourgogne* doublait l'île du Pilier. Les matelots brassaient à virer. On mettait le cap au sud pour aller voir de quoi il retournerait dans le golfe de Gascogne.

A cette époque, nous avions pas mal d'ennemis sur le dos. Le Grand Roi ne savait pas rester tranquille et l'excès de la puissance est le ferment du désastre. Après le traité de Ryswick, une nouvelle coalition se forme contre Louis XIV qui tranche du régent de l'Europe. Outre l'Autriche, la plupart des Etats allemands, la Suède, le Danemark, voici la Hollande, l'Angleterre et le Portugal contre nous. C'était plus qu'il fallait pour favoriser la guerre de course.

Le *Duc-de-Bourgogne* rôda vainement quelque vingt jours le long des côtes. Puis, brusquement, le 9 août, la vigie signale un petit voilier qui s'esquive au ras des flots. Jean Crabosse force de toile, envoie son pavillon et l'appuie au canon d'un coup de semonce. Le marchand, la

Marie-de-Bedfort, se rend aussitôt avec cent tonnes de fin tabac de Virginie.

— Voilà qui est de bonne prise ! dit Crabosse, après avoir rempli sa tabatière.

Deux jours plus tard, il amarrait un second bâtiment de 60 tonneaux dont il partageait la cargaison avec la *Nymphe*, frégate de Nantes, qui l'avait aidé dans l'affaire.

C'est alors qu'arriva la grosse aventure. Le 17 août, à l'aube, le *Duc-de-Bourgogne* tombait au milieu d'une flotte anglaise qui l'avait gagné pendant la nuit. Onze vaisseaux de fort tonnage, la proue haute et les sabords bien garnis, naviguaient de conserve vers le nord. Il ventait frais de l'ouest. Par bonheur, le *Duc-de-Bourgogne* se trouvait légèrement au vent de la colonne. On lui intima l'ordre d'envoyer ses couleurs. Le capitaine Crabosse répondit en apostrophant son équipage :

— Les enfants, on va prendre chasse, toutes voiles dessus. Si on est joint, vous connaissez la consigne : la poudre ne manque point à bord !

En dépit de la brise qui fraîchissait, le *Duc-de-Bourgogne* se couvrit de toile. On déploya les bonnettes de pertoquet et de brigantine. La mer creusait. Le navire s'inclina rudement à la bande et bourra dans le flot avec un grand bruit de cataracte. Les Anglais, jugeant un de leurs vaisseaux plus que suffisant pour mettre à la raison le maigre fuyard, détachèrent un chasseur. Le reste de la flotte continua sa route.

Mais, au bout d'un moment, il devint évident que le corsaire avait l'avantage de la vitesse. Le *Duc-de-Bourgogne* prenait du champ. Le capitaine Jean Crabosse médita aussitôt un coup d'audace. Discrètement il diminua sa voilure et manœuvra de manière à conserver entre les deux navires une distance qui, tout en le tenant hors de portée de canon, laissait à l'adversaire l'espérance de l'atteindre. En même temps il ordonna le branle-bas général de combat.

Cela se fit à la sourdine pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. Sur le pont, derrière les pavois, on aligna les coffres d'armes et l'on remplit les baisses à eau en cas d'incendie. Dans les hunes et sur les vergues les gabiers hissèrent les grappins qui servent à cramponner le gréement de l'adversaire et des grenades pour mitrailler son pont. Les servants chargèrent les pièces dans la batterie, sous le masque des sabords ; le chirurgien sortit ses bandes, la charpie. On bossa solidement les écoutes, les drisses, afin que rien ne vînt à manquer. Puis le plancher fut déblayé et tenu net comme une esplanade, pour l'assaut.

Le capitaine Crabosse surveillait la flotte ennemie qui lentement rentrait au loin dans l'horizon. Derrière le *Duc-de-Bourgogne*, le gros chasseur s'essoufflait en bourlinguant dans les houles dures. Le corsaire filait,

ferme et droit, à peine lavé par une lame dans un coup de tangage. Chacun prit son poste. Un officier donna l'ordre d'allumer les boutefeux. Là-haut, des hommes cagoulaien brusquement les pertoquets. Le corsaire ralentit, puis, au commandement de Jean Crabosse, lâcha en grand par le travers des bossoirs de l'anglais.

D'une secousse tous les mantelets de sabord se levèrent : vingt embrasures aux flancs du corsaire avec la gueule d'un canon. Feu ! La bordée enfila l'ennemi de bout en bout à trente mètres. On entendit craquer le bois, crier les hommes. Surpris, l'anglais riposta vite. Une fumée acré cernait les combattants qui échangeaient coup pour coup. Mais Crabosse voulait l'irrésistible abordage. Tombant sur l'ennemi, il lui enfoncea son beaupré dans les haubans. Courte étreinte. Les vagues brisèrent les grappins en froissant les coques qui geignaient comme de grosses noix sous leur pesée réciproque.

Il fallut un second abordage, en coupe, vergue à vergue. L'accrochage fut salué d'acclamations. Les hommes sautèrent à bord de l'anglais, le torse nu, hache en mains, tandis que les navires roulaient en s'écrasant l'un l'autre. Un quart d'heure plus tard, l'ennemi amenait son pavillon.

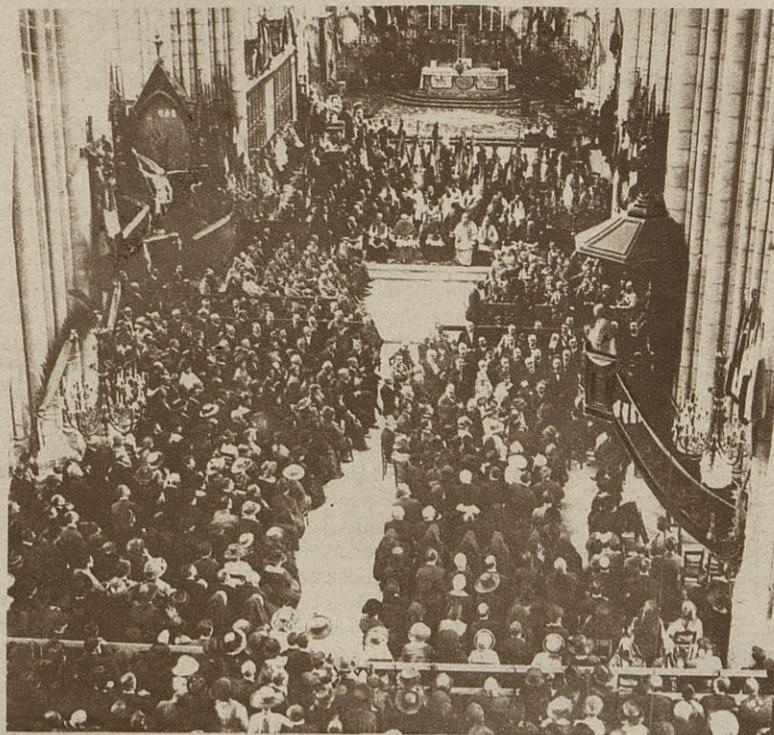
Jean Crabosse reçut l'épée du commandant, le chapeau à la main, comme il se doit, quand on est vainqueur et Français. Un équipage de prise remisa la capture au port le plus voisin. Le *Duc-de-Bourgogne* boucha ses plaies et poursuivit sa campagne durant laquelle le capitaine Jean Crabosse amarina encore six anglais. Sans doute est-ce pour avoir été si longtemps de loyaux ennemis autrefois que nous sommes aujourd'hui de fraternelles alliés. A se battre l'un contre l'autre, mais honnêtement, on apprend à se connaître, à s'estimer, à s'aimer.

MARC ELDER.



UN COMBAT NAVAL AU TEMPS DU GRAND ROI :
L'ATTAQUE D'UN CONVOI MARCHAND PAR UN CORSAIRE.

LA 5^e COMMÉMORATION DE LA BATAILLE DE LA MARNE



Mgr Ginisty, évêque de Verdun, dans la cathédrale de Meaux.



La visite des cardinaux au cimetière de Chambry.



A Villeroy, l'archevêque de Reims bénit les tombes des soldats.



A Villeroy, M. Noulens prononçant son discours.



L'anniversaire de la victoire de la Marne, pour la première fois depuis la fin de la guerre, ramenait, le 7 septembre, aux champs de bataille célèbres, la foule de pèlerins venant honorer les tombes de nos héros. Jamais ces jours de sacrifice et de victoire n'avaient été commémorés avec autant de ferveur. A gauche, M. Dumesnil, à Villeroi, prononce un discours.

A droite, nos prélats, Mgr Marbeau, Mgr Luçon, Mgr Ginisty, visitent les tombes au nouveau cimetière de Meaux.



CRÈME TEINDELYS

donne un teint de lys

La Crème Teindelys, fine, onctueuse, neutre, est incapable d'offenser en rien la peau qu'elle adoucit, assouplit et blanchit sans la lubrifier à l'excès ou jamais la faire luire. Parfumée aux extraits de fleurs, la Crème Teindelys est le type le plus parfait de la crème de toilette susceptible d'embellir les visages même défectueux et les peaux les plus rugueuses. Elle préserve le teint des morsures du froid et du vent. Elle le protège contre les atteintes du soleil; son emploi évite le hâle, les taches de rousseur. C'est le précieux talisman des personnes qui aiment à pratiquer les sports, la vie en plein air, l'automobilisme, etc.

Son emploi neutralise les piqûres d'insectes et les irritations dues à la poussière.

La Crème Teindelys donne à la peau un aspect particulier de santé dans un frais rayonnement de beauté et de jeunesse. On peut la conseiller toujours avec succès pour les soins du visage, du cou, de la gorge et des bras. Son adhérence est parfaite; elle s'étale facilement, n'est pas apparente et tient bien la poudre.

| | | |
|------------------------------|--------|-----------------------|
| Crème Teindelys, le pot, | 5 fr. | F ^{co} 6 fr. |
| Fards (toutes teintes) . . . | 4 fr. | — 5 fr. |
| Poudre Teindelys | 4 fr. | — 5 fr. |
| Bain Teindelys | 3 fr. | — 4 fr. |
| Eau Teindelys | 8 fr. | — 11 fr. |
| Lait Teindelys | 10 fr. | — 13 fr. |
| Savon Teindelys | 4 fr. | — 5 fr. |



TOUTES PARFUMERIES
ET GRANDS MAGASINS

ARYS

3, Rue de la Paix
PARIS

Un Jour viendra

Le flacon Lalique : F^{co} 33 fr.
Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

BOUQUETS :

Parlez-lui de moi — Premier Oui
Rose sans fin
L'Anneau merveilleux
L'Amour dans le cœur

Le flacon Lalique : F^{co} 38 fr. 50
Le flacon série : F^{co} 33 fr.
Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

EXTRAITS :

Œillet, Rose, Mimosa, Violette
Jasmin, Cyclamen, Lilas
Muguet, Chypre
Iris, Héliotrope

F^{co} 25 fr.
Le flacon-réclame : F^{co} 13 fr. 50

Buste du Maréchal Foch



Copie demi-grandeur du buste par Auguste MAILLARD.
En vente dans les bureaux du Pays de France, 6, boulevard Poissonnière, Paris
au prix de 15 fr. — F^{co} domicile : Paris, 18 fr. 50 ; Départ., 19 fr. 50.

DOCTEUR LUCIEN-GRAUX

Les Fausses Nouvelles de la Grande Guerre

Voici que paraît le cinquième tome des *Fausses Nouvelles de la Grande Guerre*, cette œuvre d'histoire si admirablement enrichie de documents, où, au jour le jour, le Docteur Lucien-Graux — le plus conscientieux, le plus tenace en même temps que le plus original des annalistes du temps présent — a rassemblé, pour composer la plus étonnante synthèse de la crédulité humaine, tous les mensonges, tous les on-dit, bobards, rumeurs, potins qui s'abattirent sur le monde depuis le 2 août 1914.

Oeuvre d'une rare puissance et dont la portée dépasse de beaucoup les limites de l'anecdote. On peut dire en respectant pleinement la vérité que la parfaite connaissance des quatre années de la guerre peut être obtenue seulement par la lecture de ce vaste travail où, sous la trame des fausses nouvelles quotidiennes, apparaissent constamment le flux et le reflux des sentiments populaires, l'alternance des grands espoirs et du doute angoissé, le mouvement des âmes et des aspirations nationales, chez tous les belligérants. A la fois philosophe et historien, peintre et chroniqueur, le Docteur Lucien-Graux a su tracer, en ces cinq volumes si abondamment nourris de matériaux, la seule fresque vivante où se configurer en vraie grandeur la psychologie des Alliés et celle de leurs ennemis. Les premières heures et premières semaines, la Marne, Verdun, l'éveil de l'Italie, la duplicité allemande chez les neutres, dans les pays envahis, et dans l'Empire chaque jour un peu plus acculé à la ruine, les événements de Bulgarie, de Roumanie, de Grèce, la collaboration et la défection russe, la Somme, notre pessimisme, notre optimisme, nos scandales, l'Amérique debout, l'aube de la victoire, la seconde Marne, les Goths, les Berthas, les offensives, le magnifique élan du 15 juillet 1918, le Triomphe enfin, tout revit de ces temps mémorables avec une vigueur, un accent, une puissance d'évocation qui classent les *Fausses Nouvelles de la Grande Guerre* au premier rang des œuvres nées du cataclysme formidable. Ce monument littéraire, dont le succès va sans cesse grandissant dans le monde entier, a sa place tout indiquée dans la bibliothèque de ceux qui veulent avoir, de l'immense conflit, une vision nette, vivante et totale.

Un vol. grand in-16. Prix: 6 fr. net. Chez tous les Libraires, dans toutes les Bibliothèques des Gares, et à l'*Edition Française illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.
Les 5 volumes parus : 30 francs franco.

NERVEUX! SURMENÉS! ANÉMIQUES!

EXIGEZ

Le Kneipp

Moins cher que le café. Économise le sucre

Rappelant le café. Sain, fortifiant, et aussi inoffensif qu'une tisane, il aide à la digestion et peut être bu par tout le monde.

Refusez les imitations !

Prosper MAUREL, fabricant, à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise)
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES ÉPICERIES)

**On n'imit pas l'inimitable
Rasoir de sûreté
APOLLO**

Breveté
Le seul dont la lame est à tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros: SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle, Paris



Maison de Vente : 25, RUE DUPHOT, PARIS

Chenil Français

CHIENS POLICIERS

et de luxe toutes races

Expéditions dans tous pays

PENSION & DRESSAGE

7, rue Victor-Hugo

CHARENTON (Seine)

Téléphone 53

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par le PAYS DE FRANCE

**56 Cartes
1 Franc**

Franco : 1 Fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires
et marchands de journaux

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étreint la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc. **Qu'elle n'oublie pas** que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : **Tumeurs, Cancers, Neurasthénie, Métrites, Fibromes, etc.**, tandis qu'en faisant usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, la femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** se trouve dans toutes les pharmacies : le flacon, 5 francs ; franco gare, 5 fr. 60 ; les quatre flacons, 20 francs, franco contre mandat-poste adressé à la pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

NOTICE CONTENANT RENSEIGNEMENTS GRATIS

**LE
PAYS DE FRANCE**

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28 × 36 reliés toile, titre et impression blancs

TOME I. Août 1914 à Mai 1915
TOME II. Juin 1915 à Novembre 1915
TOME III. Décembre 1915 à Mai 1916

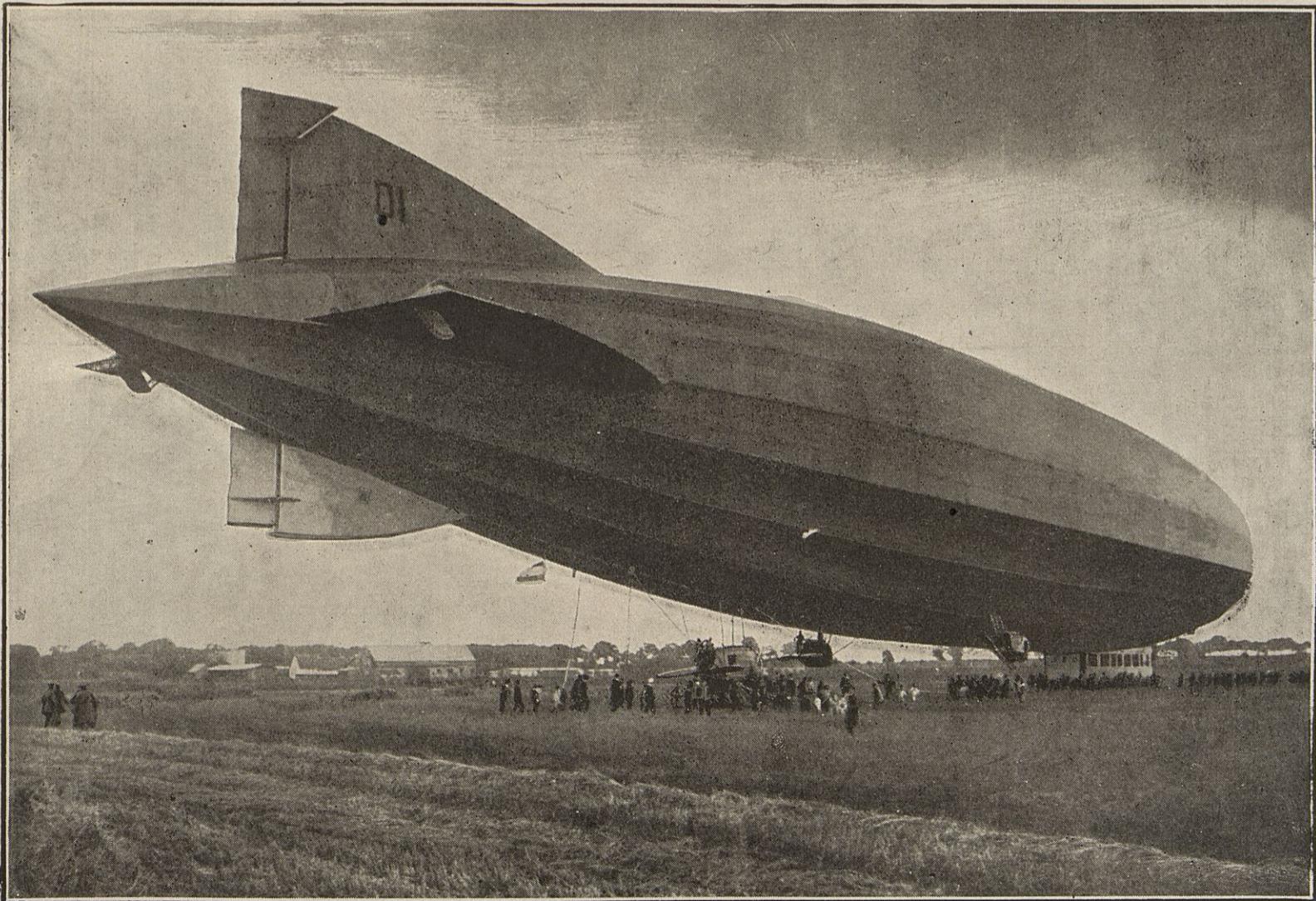
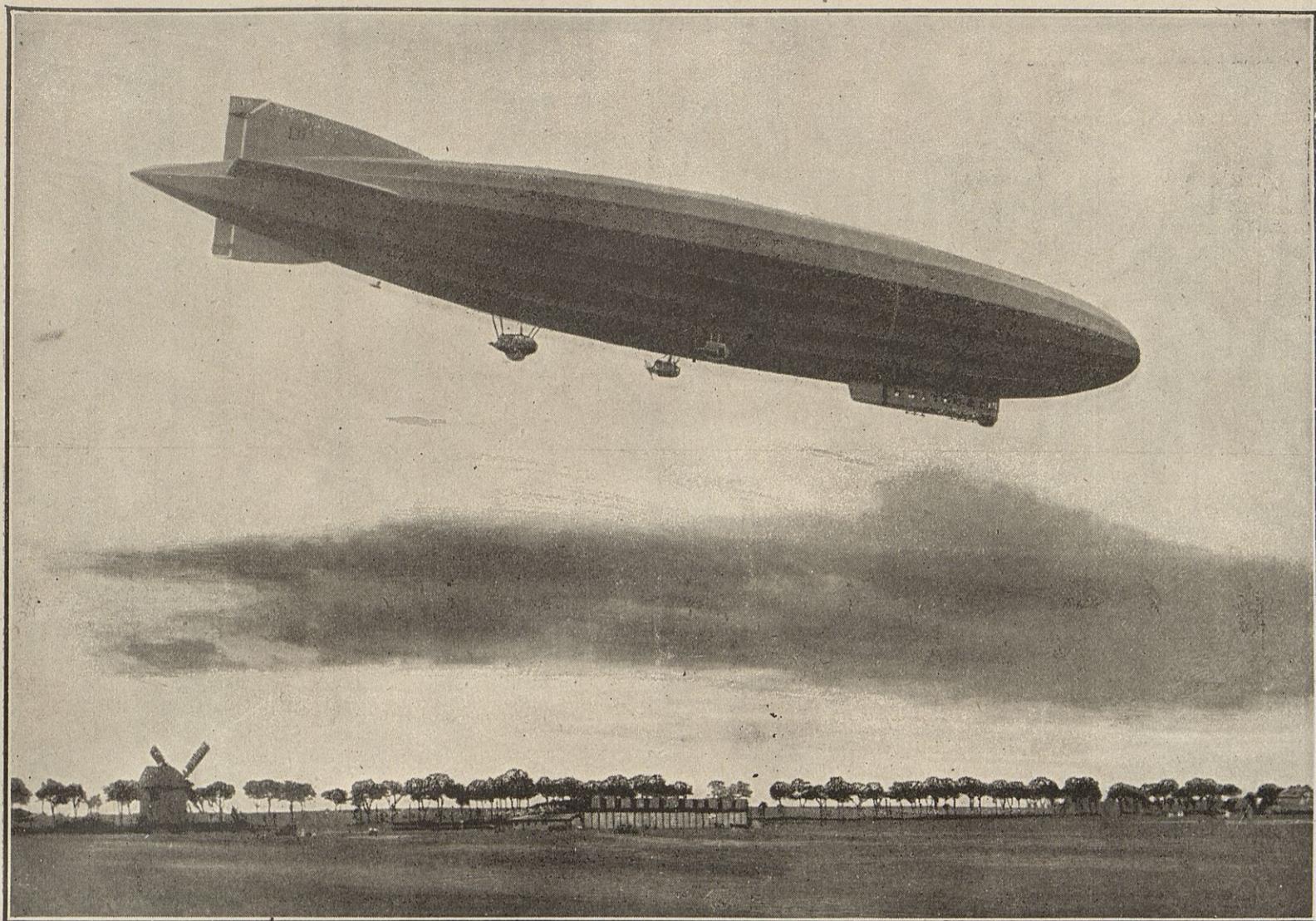
TOME IV. Juin 1916 à Novembre 1916
TOME V. Décembre 1916 à Mai 1917
TOME VI. Juin 1917 à Novembre 1917

Prix de chaque volume : 11 francs

FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE", 6, boul^d Poissonnière, Paris

UNE UTILISATION PACIFIQUE DES ZEPPELINS EN ALLEMAGNE



En Allemagne aussi, on s'ingénie à faire servir l'aviation et l'aéronautique aux besoins du commerce. De nombreux essais ont été faits dans ce but. Un des plus intéressants est la création d'un service par zeppelins de Friedrichshafen à Berlin. Ce service a été inauguré le 24 août. Le premier voyage a été effectué en six heures par le « Bodensee » que ces photographies montrent en plein vol et à l'atterrissement. Il portait, outre son équipage, vingt et un passagers.



Jacques Loussau

POUR AVOIR DU TABAC

— Vous trouvez du tabac facilement ?
— Je vous jure que c'est pas difficile, y a qu'à montrer patte blanche.

— Votre grâce est rejetée !...
Tant mieux ! je vais enfin pouvoir fumer une cigarette...



Jacques Loussau

POUR AVOIR DU SUCRE

— Je persiste à croire que le vol fut le mobile du crime.
— Pensez-vous ! il n'avait pas le sou.
— Il était diabétique.